

THÈSE DE
PARIS.
1883.
N^o. 76.

UNIVERSITÉ DE FRANCE
ACADÉMIE DE PARIS

L'ÉCOLE DU DIMANCHE

ÉTUDE DE THÉOLOGIE PRATIQUE

PAR

PAUL DE LANGENHAGEN

PARIS

IMPRIMÉ PAR CHARLES NOBLET

43, RUE CUJAS, 43

1883

UNIVERSITÉ DE FRANCE
ACADÉMIE DE PARIS

L'ÉCOLE DU DIMANCHE

ÉTUDE DE THÉOLOGIE PRATIQUE

THÈSE

Présentée à la Faculté de Théologie protestante de Paris

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

le vendredi 6 juillet, à 5 heures du soir

PAR

PAUL DE LANGENHAGEN



PARIS

IMPRIMÉ PAR CHARLES NOBLET

13, RUE CUJAS, 13

1883



Digitized by the Internet Archive
in 2026

A LA MÉMOIRE DE MES PARENTS

A MONSIEUR LE PROFESSEUR LICHTENBERGER

Doyen de la Faculté de théologie protestante de Paris,
chevalier de la Légion d'honneur

Hommage respectueux et reconnaissant.

PAUL DE LANGENHAGEN.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

DE PARIS

EXAMINATEURS DE LA SOUTENANCE :

M. PHIL. BERGER, <i>Président de la soutenance.</i>	
MM. PHIL. BERGER,	}
VAUCHER,	
LICHTENBERGER.	
	<i>Examineurs.</i>

La Faculté ne prétend approuver ni désapprouver les opinions particulières du candidat.

AVANT-PROPOS

Ce n'est pas sans de vives hésitations que nous avons entrepris ce travail. Nous ne nous sommes pas dissimulé tout à la fois et les périls de la tâche et ce qu'il pouvait y avoir de téméraire de notre part à nous livrer à cette étude.

Parler de l'école du dimanche, c'est prétendre connaître l'enfant, ses besoins, ses aptitudes; c'est se réclamer de l'expérience, se prévaloir en un mot de tout un fonds de connaissances que nous ne saurions revendiquer ici sans quelque prétention. Un des hommes (1) dont l'autorité était des plus grandes en la matière, déclarait « que plus il avançait dans sa carrière, plus il se sentait novice dans cette grande œuvre ». Cette seule parole eût fait naître nos appréhensions, si elles n'avaient existé déjà. C'est assez dire, qu'il n'est nullement entré dans notre esprit de traiter de haut un sujet si délicat, et que, si nous nous sommes permis de l'aborder, c'est qu'indépendamment de l'intérêt qu'il excite et de sa

(1) M. Montandon (Rapport de la Société des écoles du dimanche, 1874).

haute importance, il s'imposait à nous en quelque sorte par son actualité même.

Certes, il ne peut échapper à personne que l'éducation religieuse de l'enfant est une des questions qui occupent et passionnent le plus vivement aujourd'hui les esprits. Quelle que soit, du reste, l'opinion que l'on professe à cet égard, chacun défend ses idées avec ardeur, avec acharnement même. L'on sent bien, en effet, qu'être maître de l'enfant, c'est en quelque mesure être maître de l'avenir. Il est donc de l'intérêt suprême du Protestantisme, s'il veut s'assurer une situation puissante dans notre pays, de prendre rang dans cette lutte et de ne pas se laisser devancer par ses adversaires de droite et de gauche. A nous de rendre l'école du dimanche, qui demeure aujourd'hui comme le foyer naturel où les jeunes générations sont appelées à venir s'inspirer de l'esprit de l'Évangile, toujours plus prospère et plus vivante, afin qu'elle réponde toujours mieux aux exigences du temps présent et aux besoins spirituels de l'enfance.

Ce ne sera pas pour nous un mince bénéfice d'avoir entrepris cette étude, si, malgré ses lacunes, ses défauts et ses faiblesses extrêmes, elle rencontre auprès de nos Maîtres quelque faveur, en raison même de la pensée qui nous l'a inspirée.

PREMIÈRE PARTIE

APERÇU SUR L'ORIGINE DE L'ÉCOLE DU DIMANCHE, ET
SUR SON DÉVELOPPEMENT. — STATISTIQUE GÉNÉ-
RALE

L'Église chrétienne ne pouvait oublier la belle et touchante parole de son Maître : « Laissez venir à moi les petits enfants. » — C'était pour elle un devoir sacré, une sainte obligation, d'étendre sa sollicitude sur les petits, sur les enfants, et de les mener à Celui qui les réclame au nombre de ses serviteurs. Il faut le reconnaître, presque toujours elle a compris la grandeur de la tâche qui lui était échue. Dès les premiers siècles du christianisme, « à mesure que l'Évangile se répandit dans le monde, « on eut soin d'établir partout des écoles pour les enfants « des chrétiens. Clément d'Alexandrie, Chrysostome, « Augustin, Jérôme, montrèrent un grand zèle pour « assurer aux enfants une culture religieuse indispen- « sable (1). » Plus tard, Charlemagne, avec l'aide d'un ministre habile, s'efforce de propager au milieu

(1) *Encyclopédie des Sciences religieuses*, art. *Ecole du dimanche*.

de son vaste empire, par la création d'écoles, la vérité chrétienne. Malheureusement, cette généreuse impulsion qu'avait imprimée le grand empereur, se ralentit peu à peu, et, à cette belle et lumineuse époque de l'histoire, succéda ce qu'on a appelé la sombre et triste période du moyen âge. C'est alors le règne de la superstition et de l'erreur. L'ignorance des masses, des petits, est complète. A la Réforme, Luther réagit vigoureusement ; son grand et vaste esprit concentra tous ses efforts à arracher l'âme des jeunes générations à l'ignorance où elle s'atrophiait, à la retremper, pour ainsi dire, dans les eaux vives de la Foi et de l'Évangile.

« On a laissé, disait-il, grandir les jeunes générations comme le bois sauvage dans les forêts. « Ce n'est que broussailles stériles, bonnes seulement à être jetées au feu. Il est absolument nécessaire d'avoir des instituteurs publics pour les enfants. Il convient que les magistrats consacrent leurs soins les plus actifs à la jeune génération. « La prospérité de l'État ne dépend pas seulement de l'abondance des revenus, de la solidité des remparts, de la beauté des édifices. Posséder des citoyens instruits, honorables, d'une raison éclairée, voilà son premier intérêt, son salut, sa force. « Je vous le déclare, disait-il encore aux magistrats des villes, un maître d'école zélé et pieux ne saurait être trop estimé, et l'on ne peut le payer avec

« de l'argent (1). » — Luther n'était pas seul à penser ainsi : les nombreux catéchismes (2) qui virent le jour peu après, témoignent de la sollicitude qu'avaient nos pères pour l'instruction religieuse de la jeunesse. Et, cependant, faut-il le dire ? malgré ces puissants efforts de la conscience chrétienne pour placer l'enfant sous l'influence évangélique, on était loin d'atteindre le plus souvent les profondeurs morales de son être, et cela précisément, comme le fait remarquer M. Gauthey, parce que, « dans les instructions auxquelles ces catéchismes servaient de base, on s'adressa trop à la mémoire et pas assez à l'intelligence et au cœur. On semblait croire que les formules théologiques exactement apprises et reproduites devaient nécessairement former des chrétiens (3). » Il fallait, dès lors, un ordre de choses nouveau, une méthode nouvelle qui répondissent mieux aux besoins et aux naïves aspirations de l'enfant. — Il importait de faire pénétrer chez les plus petits l'amour de la vérité chrétienne qui inspire le sacrifice, et d'imprimer au plus profond

(1) Œuvres de Luther, édition d'Erlangen, tome XXII, p. 168 et suivantes.

(2) Eglise luth. : *Catéchismes* de Brenz, 1527 ; de Lachmann, 1528 ; le *Grand et Petit catéchisme* de Luther, 1529 ; d'Althammer, 1528. — Eglise réformée : *Catéchismes* de St-Gall, 1527 ; d'Œcolampade, 1534 ; de Léon Judæ, 1534 ; de Bullinger, 1559, dans les pays zwingliens ; dans les pays calvinistes, celui de Calvin, 1^{re} forme, 1536 ; 2^e forme, 1545 ; *Catéchisme* d'Heidelberg, 1565.

(3) Essai sur l'École du dimanche, page 5.

de leurs jeunes consciences le sceau ineffaçable de la grandeur morale, que toute créature humaine est appelée à atteindre dans sa course à travers cette vie. C'est à ce but que devait répondre l'école du dimanche.

Lorsque l'on contemple aujourd'hui la situation de l'école du dimanche, son développement toujours plus considérable, le magnifique essor qu'elle a pris dans le monde entier, on a quelque peine à se reporter à ses commencements si humbles et si modestes. A vrai dire, si on y regarde de près, c'est le propre des œuvres fortes et durables, des institutions inspirées par l'esprit d'en haut, de naître dans la faiblesse et l'obscurité ; elles grandissent dans l'ombre, sans bruit, sans éclat, jusqu'au jour où elles apparaissent aux yeux de tous merveilleuses, resplendissantes de force et de vie. Pour ne parler que du plus fameux exemple, le christianisme ne semblait-il pas, il y a dix-huit siècles, à vues humaines, destiné à s'éteindre dans l'obscurité qui l'avait vu naître ? Aujourd'hui la semence que le Christ répandit sur cette terre a produit l'arbre gigantesque et formidable qui nous couvre de ses puissants rameaux. N'est-ce pas là, assurément, un contraste écrasant pour tant d'œuvres humaines, qui, annoncées à grand fracas, s'écroulent bientôt misérablement et disparaissent dans un éternel oubli !

L'école du dimanche ne pouvait échapper à la loi commune : elle devait naître obscure, ignorée, et rencontrer devant elle tous les préjugés, tous les mauvais vouloirs que soulève si souvent une juste et sainte cause ; mais, aussi, elle était appelée à triompher, et à voir chaque jour davantage confirmer sa puissance et attester sa bienfaisante influence.

Ce fut sous l'inspiration et l'initiative de Robert Raikes que s'ouvrit, en juillet 1780, à Gloucester, la première école du dimanche (1).

Robert Raikes, né à Gloucester (1736), était un modeste imprimeur de cette ville. Doué d'un cœur large et généreux, il déployait une grande activité au soulagement des prisonniers qui languissaient dans les froids et sombres cachots de sa ville natale. Mais il devait faire plus et mieux encore. Se disant avec raison que l'absence de toute éducation était la seule cause de tant de vices et de misères dont il était journellement le témoin attristé, il songeait à couper le mal à la racine en donnant à l'enfant

(1) Les quelques écoles du dimanche que l'on signale en Ecosse avant 1780 constituent des faits isolés. Et, en tout état de cause, le mouvement imprimé par Robert Raikes reste et demeure indépendant de toute création antérieure, il lui est bien personnel.

D'autre part, on rapporte que, dès le seizième siècle, Charles Borromée avait essayé d'établir dans le diocèse de Milan des écoles où l'on enseignait, le dimanche, aux enfants la lecture et l'écriture, où on leur donnait l'instruction religieuse. Mais le but de ces écoles était différent de celui des écoles protestantes, et l'on ne saurait prétendre qu'elles aient exercé aucune influence sur la formation de l'école du dimanche proprement dite.

du peuple une instruction qui pût le préserver du vice et du crime. Une simple circonstance, dont il nous fait lui-même le récit, le décide à mettre son projet à exécution. « Je me rendis », dit-il, « un jour dans un des faubourgs de Gloucester pour engager un jardinier à mon service. Il était sorti ; en attendant son retour, je fus fort dérangé par une bande de jeunes fainéants qui avaient envahi la rue. Ayant demandé à la femme du jardinier d'où il venait que ces enfants fussent si négligés et parussent si corrompus : « Ah ! Monsieur », me dit-elle, « vous en auriez plus pitié encore si vous étiez ici un dimanche. — N'y aurait-il personne dans le voisinage qui voulût les recevoir le dimanche à l'école ? » — Les renseignements qu'on me donna me décidèrent à payer une femme pour instruire le dimanche ces enfants. Ce fut là l'origine de l'école du dimanche. »

Le premier pas fait, Raikes soumet au pasteur Stock ses idées : il veut étendre à toute la ville le bienfait de sa première création. Heureusement, il rencontre auprès de lui un puissant allié, qui l'affermir et l'encourage dans son œuvre de moralisation.

Ce n'était assurément pas chose facile que de mettre à exécution son projet. Il lui fallait aller de maison en maison, chercher les enfants couverts de haillons, vivant dans la plus affreuse misère et la plus extrême malpropreté. Il avait à se heurter aux

refus des parents, qui, se méfiant de toute nouveauté, regardaient comme suspecte l'invitation qui leur était faite d'envoyer leurs enfants à l'école du dimanche. Il avait à vaincre mille obstacles : les préjugés des uns, l'indifférence des autres. — Mais, quelles que fussent les difficultés de la tâche, si ingrate et si accablante que pouvait être l'entreprise, rien ne devait l'arrêter. Il persévéra et il eut la joie de rassembler dans divers quartiers de Gloucester une cinquantaine d'enfants, qui formèrent le premier noyau de l'école. — A mesure que le nombre des élèves augmentait, Raikes était contraint de s'adjoindre des aides toujours plus nombreux, qu'il rétribuait à raison de 1 shilling par dimanche. Ses premiers auxiliaires avaient été quelques vieilles femmes. Lui-même, toujours infatigable, ne redoutant ni peines, ni ennuis, ne se lassait pas d'aller frapper à la porte des plus pauvres et des plus misérables demeures, pour recruter sans cesse de nouveaux écoliers.

S'il était difficile de rassembler tous ces petits vagabonds, il ne l'était pas moins de les dresser. On ne pouvait évidemment, avec de telles recrues, se livrer à des leçons de haute science, et s'adonner à des travaux compliqués. Il fallait aller au plus pressé, et donner à tout ce petit monde des habitudes de propreté qui lui faisaient complètement défaut. « Amenez », disait Raikes, « tous vos petits

« camarades; je ne leur demande qu'une chose, « c'est d'arriver à l'école la figure et les mains propres. » Le fond de l'enseignement était composé de la lecture, de l'écriture, du chant et d'un peu de calcul. Quant à l'élément religieux, s'il n'en était pas absolument absent, c'était, comme le dit M. Gauthy, « parce que, ces écoles se tenant le dimanche, « il était naturel que l'on s'y entretînt surtout « de sujets en harmonie avec la destination du jour « de repos ».

Il faut, en effet, insister sur ce point que Raikes, en fondant ses écoles, voulait principalement soustraire l'enfant aux mauvais exemples de la rue, l'arracher au vice que lui facilitait le loisir du dimanche, en l'occupant à un travail utile et salutaire. Ce n'est que plus tard, et par une transformation successive, que l'école du dimanche écarta de son enseignement tout ce qui était étranger à la sanctification. — Quoi qu'il en soit, les efforts de Raikes pour moraliser les enfants de Gloucester furent couronnés de succès. De tous côtés, lui arrivent des témoignages de sympathie pour son œuvre. Un jour, il reçoit la visite d'un grand manufacturier de la ville, qui lui dit : « J'emploie dans mes fabriques de « tissage beaucoup d'enfants ; et j'ai constaté chez « eux un changement remarquable depuis que les « écoles du dimanche ont été établies. Avant, « c'étaient de vraies brutes, des espèces de petits

« sauvages ressemblant plutôt à des loups et à des tigres qu'à des créatures humaines ; maintenant « ils sont beaucoup plus obéissants et comprennent « mieux ; ils sont moins disposés à se quereller et à « se venger. »

Encouragé par de tels succès, Raikes se décide à parler de son œuvre dans le journal de Gloucester, dont il avait la direction ; — il en montre l'utilité, l'explique dans le détail et engage vivement ses lecteurs à devenir ses auxiliaires. Il ne prend pas là une peine inutile. — De Londres, où déjà commençait à paraître l'école du dimanche, il reçoit l'approbation et les félicitations des plus illustres personnages : C'est le poète Cowper, qui compose un hymne « ayant trait aux œuvres merveilleuses que Dieu accomplissait par le moyen des écoles du dimanche. » C'est J. Wesley écrivant à un de ses amis : « Je crois, en vérité, que ces écoles sont un des « plus glorieux progrès qui aient été accomplis en « Angleterre depuis Guillaume le Conquérant. » — La reine elle-même demande à voir le fondateur de cette belle institution. Enfin, dès 1785, Raikes a la joie d'assister à la création de la première Société des écoles du dimanche (*Sunday School Society*), dont les principaux membres étaient William Fox, Jonas Haway, Henry Thorsita. L'œuvre semblait dès lors assurée. Il lui était réservé pourtant de passer par une crise redoutable, provoquée, chose

étrange, par ses progrès eux-mêmes. Plus le nombre des élèves augmentait, plus aussi devenaient grandes les dépenses. Les hommes de bonne volonté étaient rares alors. La *Sunday School Society* avait en peu de temps dépensé 100,000 fr. pour payer les moniteurs. Les donateurs, effrayés des charges toujours croissantes qui leur incombaient, devinrent de moins en moins nombreux. Les moniteurs, ne recevant plus leurs salaires, cessèrent de s'employer à l'œuvre. Les écoles du dimanche disparaissaient peu à peu. A Gloucester, toutes furent fermées ; seule celle de Raikes resta debout. Ce fut pour ce vaillant pionnier une heure de cruelle angoisse à traverser ; il voyait réduits à néant ses plus généreux efforts ; sa douleur était immense. Mais cette crise était salutaire ; elle était appelée à transformer la face des choses en apportant à l'œuvre des éléments de succès nouveaux. Des hommes généreux entreprirent de relever les écoles de Raikes, en y consacrant leur temps et en payant de leur personne. Le moniteur salarié devint de plus en plus rare. L'institution qui menaçait ruine, prit ainsi un développement qu'elle n'aurait jamais pu espérer atteindre si elle fût demeurée, comme à ses premiers jours, entre les mains de mercenaires.

Raikes mourut en 1814 : il laissait son œuvre en pleine prospérité, progressant de jour en jour. La Société de l'Union des écoles du dimanche, qui en

était devenue pour ainsi dire le grand moteur, depuis sa fondation en 1803, ne cessait de lui donner une puissante et vigoureuse impulsion.

Dès 1818, l'on comptait en Angleterre 3,400 moniteurs et 470,000 élèves ;

En 1833, 16,800 moniteurs et 1,348,000 élèves ;

En 1851, 23,300 moniteurs et 2,400,000 élèves ;

En 1881, 500,269 moniteurs et 4,615,543 élèves.

Ces chiffres ont leur éloquence, ils disent tout l'intérêt qu'excite de l'autre côté du détroit l'œuvre de Raikes et l'importance qu'on y attache. L'école du dimanche possède chez nos voisins une véritable puissance ; elle a ses locaux, ses bibliothèques, ses assemblées, toute une organisation qui ne le cède en rien à celle des meilleures institutions.

Il y a toutefois une ombre à ce tableau, qu'en historien fidèle il convient de relever. Les enfants pauvres, les enfants du peuple seuls fréquentent l'école. On a essayé, il est vrai, principalement dans ces derniers temps, de réagir contre ce funeste état de choses ; mais, hélas ! nous craignons fort que le temps soit encore loin où les enfants des différentes classes de la société anglaise viendront sans distinction s'asseoir sur les mêmes bancs.

L'œuvre de Raikes n'était pas appelée à rester dans les limites étroites de la libre Angleterre ; un avenir autrement large lui était réservé. Déjà, du vivant de son fondateur, l'école du dimanche avait traversé

l'Océan et pénétré aux États-Unis. Là, elle devait trouver un sol fécond. Philadelphie, en 1791, en possédait une. A la même époque, se fondait dans cette ville « la Société des écoles du premier jour de la semaine », à laquelle succéda en 1817 « l'Union des écoles du dimanche de Philadelphie ». Enfin, plus tard, en 1824, parut « l'Union américaine des écoles du dimanche », dont le but était de créer des écoles dans toutes les parties des États-Unis.

Elle avait alors sous sa direction 723 écoles, 7,300 maîtres et 50,000 écoliers; en 1830, elle comptait plus de 6,000 écoles, 60,000 moniteurs et 450,000 élèves.

Le caractère de ces écoles était alors calqué sur le système anglais à son origine. Seuls les enfants pauvres s'y rendaient. L'enseignement était donné par des maîtres salariés, qui recevaient par dimanche 1 fr. 65. — De nos jours, l'institution de Raikes a subi aux États-Unis une transformation radicale; elle est un des grands ressorts de l'éducation nationale. Pauvres et riches, tous s'y rendent à l'envi. Non seulement on y étudie la Bible, mais encore l'on s'y occupe de travaux multiples, de géographie sacrée, d'histoire, de dessin, etc. Elle tient à la fois du culte et de l'école.

En France, l'école du dimanche est de date beaucoup plus récente qu'en Amérique.

Jusqu'en 1852, époque de la fondation de la So-

ciété des écoles du dimanche, les renseignements sont rares et les indications presque nulles. Son origine même est des plus incertaines. D'après les *Archives du Christianisme* (1), M. Petzi Fleury, pasteur à la Garde, près Montauban, est le premier qui ait établi en France une école du dimanche ; d'autre part, M. J. P. Cook, dans son mémoire présenté à l'Alliance évangélique le 27 août 1851, atteste tenir de M. F. Martin qu'en 1815 celui-ci a fondé une école à Bordeaux à la demande de l'Union de Londres, qui lui envoya 250 francs pour la soutenir. Il est malaisé, on le voit, de se prononcer ; ce que l'on peut dire de certain, c'est que, dès 1818, les écoles se propagèrent dans diverses Églises, notamment dans le Midi. Ce fait est confirmé dans un discours sur l'instruction de l'enfance (2) de M. Schlick, président du Consistoire de l'Église réformée de Montcarret (Dordogne).

En 1826, à Paris, où existait déjà une école tenue par M. Frédéric Monod, au Temple de l'Oratoire, un comité se forma pour l'encouragement des écoles du dimanche. Il avait pour président le baron de Staël, pour secrétaire M. Henri Lutteroth. Son but était, d'après ses statuts :

1° De provoquer et d'encourager dans les Églises réformées la formation d'écoles ;

(1) Année 1818, page 210.

(2) *Archives du Christianisme*, année 1826, page 222.

2° De recueillir des renseignements sur les écoles existantes et d'aviser aux moyens d'en créer de nouvelles.

L'existence de ce comité fut de courte durée, il subsista à peine deux à trois ans.

L'année précédente, en 1825, avaient paru un livre de cantiques (à l'usage des enfants), petit volume de cent pages, et l'*Ami de la Jeunesse*, journal dû en majeure partie à la rédaction de M. Cellerier.

Si nous relevons encore une statistique faite par M. A. Soulier, qui constate en 1828 79 écoles en France, dont 50 pour le Midi, nous aurons à peu près fourni tous les renseignements dont nous disposons sur cette première période de formation de l'œuvre de Raikes dans notre pays.

Aucun lien ne réunissait alors les écoles existantes; isolées les unes des autres, elles vivaient de leur vie propre sans aucun appui. La création de la Société des écoles du dimanche, qui devait les soutenir et les encourager, fut donc pour elles un véritable bienfait.

Due à l'inspiration de M. J. P. Cook, cette société se constitua le 4 mars 1852. Son comité, composé de six membres, avait pour président M. Montandon, pour secrétaire M. H. Paumier, pour trésorier M. J. P. Cook. Son règlement, qui, du reste, n'a pas été modifié, portait dans son article 1^{er} : « Le but de la Société est de propager les vérités

évangéliques par le moyen des écoles du dimanche ; elle provoque la formation de ces écoles, elle en seconde l'établissement et s'attache à les perfectionner sans vouloir s'immiscer dans leur direction. »

Le 23 avril 1853, elle tint sa première assemblée générale au Temple de l'Oratoire, sous la présidence de M. Montandon. Le secrétaire, M. H. Paumier, constatait dans son rapport 13 écoles à Paris et 130 dans les départements. Si l'on se reporte aux 79 écoles que relevait en 1828 M. A. Soulier, l'on trouvera, sans nul doute, que l'augmentation en vingt-cinq ans était des plus faibles. Le trésorier ne disposait au profit des écoles du dimanche que d'un maigre budget de 1,200 francs. Dès l'année suivante, le bénéfice que l'on devait attendre de la formation de la Société se faisait déjà sentir : on comptait 250 écoles en France. Sur ce nombre 182 appartenaient à l'Église réformée, 20 à l'Église luthérienne, 18 à l'Église libre et 30 à l'Église méthodiste. Les départements où elles étaient en plus grand nombre étaient le Gard, qui comptait à lui seul 42 écoles, la Seine, 18, et la Drôme, 15.

En 1857, cinq ans après la fondation de la Société, il existait déjà 423 écoles. Cette progression devait s'accuser de plus en plus. En 1860, le rapport de la Société relève 518 écoles et un budget annuel de 20,000 francs. En 1865, Paris possède 51 écoles suivies par 4,939 enfants, qu'instruisent 429 moni-

leurs ; les départements comptent 680 écoles. En 1869, ce chiffre s'élève à 843 ; en 1875, à 1,028, dont 81 pour Paris seulement. Enfin la dernière statistique en atteste 1,105, réparties dans 83 départements, savoir : 731 pour l'Église réformée, 89 appartenant au culte luthérien, 116 à l'Église libre, 50 à l'Église baptiste, 39 écoles missionnaires, etc. Le budget actuel de la Société est de 40 à 50,000 fr.

Ce développement rapide de l'institution de Raikes en France que nous constatons avec joie, tient aux différentes causes suivantes qu'il suffira d'énumérer pour en faire ressortir l'importance et la portée :

La première de ces causes, et peut-être la plus importante, consiste dans les publications mêmes de la Société. Elles ont servi de lien entre les écoles existantes et sont devenues rapidement l'occasion de la fondation d'écoles nouvelles. Notons, à ce propos, que depuis 1857, époque de la création de la Bibliothèque des écoles du dimanche, la Société a publié 440,900 volumes ; que pendant la même période, c'est-à-dire en vingt-quatre ans, elle a réussi à en placer 360,411. Ce qui présente une moyenne de 15,017 volumes par an. On connaît les principales publications actuellement existantes : les Récits bibliques, *la Feuille du Dimanche*, livres de cantiques, brochures diverses, carnets de groupes, etc. Aujourd'hui, peut-être plus que jamais, il importe de ne rien négliger pour rendre ces publica-

tions aussi instructives et aussi édifiantes que possible : elles continuent pour l'enfant l'impression ressentie à l'école du dimanche, et elles font contre-poids au flot de littérature malsaine qui nous envahit peu à peu.

L'introduction du système des groupes, dès 1854, contribua largement en second lieu au succès de l'œuvre. Par eux des auxiliaires nombreux et utiles furent gagnés à la cause de l'école du dimanche.

Nous n'avons pas à insister sur l'appui considérable qu'ont toujours apporté et que continuent à prêter à l'école du dimanche les divers agents missionnaires de la Société. Par leurs visites, ils entretiennent le zèle des uns, stimulent l'activité des autres et travaillent puissamment à maintenir l'union des écoles dans notre pays.

Rappelons enfin, comme ayant exercé une sérieuse influence sur le développement de l'école du dimanche, les secours et l'appui que reçut notre Société de l'Étranger. Il y aurait, en particulier, ingratitude à ne pas relever le nom de M. Woodruff, laïque américain, dont on peut dire qu'il se dépensa complètement pour le bien de l'École, non seulement dans notre pays, mais encore en Italie et en Allemagne. C'est à lui que revient l'honneur d'avoir fondé les réunions des diverses écoles de Paris.

La première de ces assemblées eut lieu au Temple

de l'Oratoire, en 1857; mais, le local devenant trop étroit, elles se tinrent dans la suite au Cirque d'Hiver, où elles n'ont jamais cessé d'exister depuis lors. On sait les heureux résultats qu'elles procurent et l'impression fortifiante qu'elles laissent à tous ceux qui y participent; aussi est-il vivement à désirer qu'elles parviennent à se généraliser dans les départements, dans l'intérêt même de la prospérité des écoles dans notre patrie.

Arrêtons ici cet exposé sur le développement de l'école du dimanche. Il serait sans doute intéressant d'en suivre la marche dans les différents pays où elle s'est répandue, mais le champ d'étude que nous avons à parcourir ne nous permet pas de nous étendre davantage sur ce sujet : — il faut nous borner et nous contenter, pour clore ce chapitre, d'un aperçu général qui nous donnera l'état actuel des écoles du dimanche dans le monde entier.

The centenary of Sunday-School, qui a été publié, il y a deux ans, à l'occasion du centenaire de la fondation de l'école du dimanche, va nous fournir tous les renseignements à cet égard.

On compte en Angleterre et dans le pays de Galles 422,222 moniteurs et 3,800,000 élèves,
en Écosse 47,972 » » 494,533 »
en Irlande 30,175 » » 320,920 »
ce qui offre pour le Royaume-Uni le nombre respectable de 500,369 moniteurs et de 4,615,453 élèves.

A ce chiffre viennent s'ajouter pour le Canada : 41,693 moniteurs et 339,743 élèves.

Pour les colonies, l'Australie et la Nouvelle-Zélande : 5,071 moniteurs et 47,822 élèves.

Total pour la Grande-Bretagne : 547,133 moniteurs et 5,003,258 élèves.

Si nous passons aux États-Unis, nous arrivons à des chiffres plus formidables encore, savoir : 853,100 moniteurs et 6,504,054 élèves.

Les écoles du dimanche en Europe, si l'on en excepte celles de l'Angleterre, n'atteignent pas le douzième de celles des États-Unis : elles ont en tout 20,000 moniteurs et 400,000 élèves.

La Suède, dès 1877, comptait : 596 moniteurs et 20,017 élèves.

L'école du dimanche y date de 1851. Son fondateur est M. Palmquist.

Le Danemark compte 100 écoles avec 500 moniteurs et 10,000 élèves.

La création des écoles remonte à 1845.

La Hollande a 1,000 écoles et 100,000 élèves. Amsterdam seul possède 90 écoles et 9,500 élèves.

La Belgique, dont les écoles datent de 1863, en a 50, comprenant 1,100 élèves, sous la direction de 112 moniteurs.

En Allemagne, le nombre des écoles du dimanche est de 1,977, dirigées par 8,325 moniteurs et comptant 162,251 élèves. Elles jouissent, dans la

Prusse rhénane et dans le Wurtemberg, d'une grande popularité.

L'Autriche a 10 écoles et la Bohême 30, qui sont de création récente.

La Suisse française compte 601 écoles avec 3,128 moniteurs et 36,260 élèves ; elles datent de 1835.

Dans la Suisse allemande, les écoles sont fréquentées par 40,000 enfants qu'instruisent 2,492 moniteurs.

En Italie, les écoles sont suivies par 10,000 élèves. Dès 1860, Rome en comptait une, et l'Espagne en avait, en 1877, 30, avec 95 moniteurs et 1,800 élèves.

La Grèce, à la même époque : 8 écoles, 18 moniteurs et 339 élèves.

En Russie leur nombre est incertain, elles sont en tout cas peu nombreuses.

Pour compléter cette liste, il nous reste à ajouter les écoles des îles de la Manche, qui sont au nombre de 64 avec 1,533 moniteurs et 5,933 élèves, — plus les écoles établies dans les différentes missions, qui comprennent 5,000 moniteurs et 200,000 élèves.

Ce qui donne pour le monde entier : 1,425,230 moniteurs et 12,107,312 élèves.

Certes, nous sommes loin des 50 premiers écoliers de Raikes, et, lorsqu'on songe qu'il a fallu à peine un siècle pour arriver à de tels résultats, l'on ne peut que concevoir les plus belles espérances pour l'œuvre de l'école du dimanche. Mais il ne faut pas se le dis-

simuler, quels que soient les rapides progrès qu'elle ait faits, elle ne peut pas, elle ne doit pas rester stationnaire. Du jour, en effet, où elle arrêterait sa marche en avant, elle serait bien près de déchoir. Il faut qu'elle s'étende et s'étende encore, qu'elle pénètre partout où son influence ne s'est pas encore fait sentir, qu'elle se développe non pas seulement en étendue, mais surtout en profondeur, c'est-à-dire qu'elle soit toujours mieux appropriée aux besoins des temps et des sociétés, et que partout où elle a posé ses fondements, on puisse trouver en elle une source de force et de relèvement, un foyer de vie et de lumière.

II^e PARTIE

BUT DE L'ÉCOLE DU DIMANCHE. — SON INFLUENCE SUR LA FAMILLE, SUR L'ÉGLISE, SUR LA SOCIÉTÉ

L'école du dimanche est le culte mis à la portée de l'enfant. Il faut en écarter autant que possible tout ce qui rappelle l'école; avant tout, elle doit travailler au développement moral et religieux des jeunes générations. L'édification, voilà son but véritable. Dès le principe, nous tenons à justifier cette manière de voir, et cela d'autant plus qu'elle est vivement contestée. Pour plusieurs, en effet, l'école du dimanche est surtout une école dans le sens véritable du mot, où l'édification doit céder le pas à l'instruction religieuse proprement dite (1). Ce qui semble particulièrement plaider en faveur de cette thèse, c'est la situation faite à nos Églises par la loi qui exclut l'enseignement religieux des écoles primaires. On se demande avec inquiétude ce que deviendra cet enseignement indispensable pour le développement moral de l'enfant, si l'école du

(1) Cette thèse est notamment soutenue dans un article très intéressant de la *Revue chrétienne* (décembre 1882), par M. Causse.

dimanche qui, dans l'état actuel des choses, est seule à même de l'exercer et de le distribuer avec fruit, ne le prend pas résolument à sa charge. Certes, nous sommes loin de méconnaître la valeur des connaissances religieuses, et volontiers nous répétons le mot de Luther : « Celui qui ne possède pas le catéchisme ne mérite pas d'être compté au nombre des chrétiens. » Mais il s'agit de savoir si pour faire de l'enfant un homme de foi, un chrétien véritable, il vaut mieux l'édifier ou l'instruire ; en d'autres termes, si pour le conduire au salut, but véritable et unique de toute éducation religieuse, il est préférable de s'adresser à son esprit ou plutôt de faire appel à son cœur, sans s'inquiéter du plus ou moins de connaissances qu'il pourra posséder dans la suite ?

Pour plus de clarté dans cette question délicate, nous allons laisser parler les faits. L'enfant vient à l'école du dimanche : votre but étant surtout de l'instruire, de lui communiquer des connaissances assez complètes, vous lui mettez entre les mains un manuel, soit encore un catéchisme ou bien même la Bible. Vous avez soin de lui donner dimanche par dimanche une leçon à apprendre ; vous la lui expliquez, la développez, la présentez en un mot aussi claire et nette que possible, afin qu'il la retienne de son mieux. Tout est là pour la mémoire et l'intelligence. Et la part du cœur, que devient-elle ? Sans

doute vous adressez à l'enfant quelques exhortations : mais d'après vos principes ne leur donnant pas une place prépondérante, les mettant en quelque sorte à l'arrière-plan, vous pouvez être convaincu qu'elles ne porteront pas. Vous placez l'accent sur le simple savoir, sur la connaissance des faits, l'enfant vous suit sur votre propre terrain : l'essentiel, le point capital pour lui, à l'école du dimanche, est de bien posséder sa leçon. le reste devient de l'accessoire. Aussi qu'arrive-t-il, et cela par une logique brutale ? c'est que son jeune esprit assimilera la religion à n'importe quelle branche d'enseignement : il dira la leçon de religion, comme il dit la leçon d'histoire ou de géographie : elle sera un sujet d'étude, un objet de curiosité, tout ce que l'on voudra, excepté ce qu'elle est véritablement : le principe même de vie qui devrait régler ses actions, le dominer, s'imposer à lui et l'atteindre jusque dans les profondeurs de son être. Pourquoi rencontre-t-on des hommes, et ils ne sont pas rares, fort instruits dès leur première enfance des vérités religieuses et qui sont demeurés les gens les plus irréligieux du monde ? N'est-ce pas, selon toute apparence, parce qu'au lieu de leur montrer, dès leurs premières années, la religion comme une vie, on la leur a surtout présentée comme un corps de faits et de doctrines qu'il fallait s'assimiler et faire pénétrer dans la mémoire ? Aussi, estimons-nous

que, pour faire de l'enfant un chrétien, il faut par-dessus tout viser sa conscience, atteindre son cœur, centre de la vie morale, d'où jailliront les sources de la vie. De même que le laboureur, avant de jeter sa semence, creuse la terre, la remue, la travaille et la fouille encore, de même, avant de confier à la mémoire de l'enfant des doctrines chrétiennes, il faut que ces doctrines aient été précédées en quelque sorte par un souffle puissant de vie, capable de les féconder et de les rendre salutaires. Laissons là l'école ; ne montrons pas à l'enfant la religion sous un faux jour ! ne l'exposons pas à la confondre avec une branche scientifique quelconque. Convions-le à la prière, à l'adoration. Que ses jeunes années soient tout imprégnées de l'influence mystérieuse et profonde qu'exerce l'Évangile sur le cœur de l'homme. Efforçons-nous de donner à son âme ce pli ineffaçable que la foi imprime pour la vie. Que, pour lui, la vérité chrétienne soit aimable, afin qu'il puisse en toutes circonstances y trouver sa force, y puiser ses consolations. Lorsque son cœur sera gagné, il sera temps seulement de conquérir son esprit en lui communiquant des connaissances religieuses, parce qu'à cette heure, elles lui apparaîtront plus lumineuses et qu'il sera apte à en comprendre l'inappréciable valeur.

L'école du dimanche sera donc essentiellement un culte. Ajoutons de suite qu'elle s'adressera uni-

quement à l'enfant. Nous insistons sur ce point qui constitue son véritable caractère et justifie la définition que nous en avons déjà donnée.

Il y a, il est vrai, particulièrement aux États-Unis, des écoles du dimanche, où des adultes de tout âge viennent, à titre d'élèves, s'asseoir à côté des enfants pour recevoir avec eux l'enseignement de la Bible. Certes, il y a là un spectacle qui a sa grandeur et son originalité, nous sommes loin de le méconnaître; mais si on fait abstraction du côté touchant qu'il présente, on peut craindre qu'il n'y ait, dans la juxtaposition d'éléments si divers, bien des causes de difficultés qui menacent de briser l'harmonie de l'œuvre de Raikes et peuvent en quelque sorte en fausser les ressorts. Aussi, loin d'accepter cette innovation américaine comme un progrès, nous la signalons comme un danger. En effet, il est impossible de tenir à l'enfant, qui ne sait rien de la vie, le même langage qu'à l'homme mûr qui a derrière lui tout un passé; trop élevé pour les uns, l'enseignement ne le sera pas assez pour les autres. C'est là, pour ainsi dire, une question de psychologie élémentaire qui, nettement posée, fait ressortir le vice inhérent à de telles écoles.

On objectera peut-être que l'ignorance d'un adulte est souvent aussi grande que celle d'un enfant. Elle peut être même plus grande; mais assurément elle ne sera pas de même nature. — On peut trouver

chez l'adulte des idées fausses, préconçues, puisées dans le contact de la vie commune et journalière, des préjugés qu'il faut combattre et arracher et sur lesquels il peut être délicat de s'expliquer en présence d'enfants. Tandis que l'enfance ne sait rien, il ne faut que l'instruire; son âme est comme une page blanche où nous devons imprimer l'amour du Seigneur et celui du prochain.

Que l'on crée, s'il le faut, pour les adultes, des réunions spéciales, rien de mieux; mais que l'école du dimanche reste consacrée à l'enfance; créée pour l'enfant, elle doit être tout entière à l'enfant. — Cette immense tâche est assez belle pour satisfaire l'ambition religieuse la plus zélée!

Le cercle d'action de l'école du dimanche ainsi délimité, son caractère suffisamment spécifié, quel est son but véritable, son objectif direct? Si l'on consulte à cet égard la plupart des auteurs anglais et américains (1) qui se sont occupés de la question, — la réponse est péremptoire. Sans la moindre hésitation, sans difficulté aucune, ils proclament que la conversion est le but immédiat de l'école du dimanche. Avant de nous prononcer sur ce point délicat, il nous paraît sage et prudent de faire ressortir ce qu'implique le mot conversion.

« Se convertir, » c'est « se retourner » pour

(1) Louisa Davids, Woodruff, etc., etc.

changer de voie (*converti*). Le mot grec ἐπιστροφή (Actes XV, 3) signifie retour, revirement. — L'apôtre Paul appelle ce changement, tant il est profond, « un réveil d'entre les morts » (Ephésiens V, 14). Il s'agit pour l'homme dans la conversion, non de se perfectionner seulement, mais de rebrousser chemin, de rompre avec un passé mauvais et d'entrer dans une voie nouvelle. — Ce n'est rien moins qu'une tendance nouvelle qui se substitue à une tendance ancienne à la fois fausse et coupable, un changement radical de la volonté qui, sans rien perdre de son activité, est redressé et imprime à cette activité une autre direction; en un mot, la conversion est un acte à la fois divin et humain par lequel l'esprit de Dieu renouvelle l'homme spirituel en même temps que l'homme s'ouvre à cette influence divine(1). — Eh bien ! nous le demandons en toute naïveté, en toute sincérité, si telle est la conversion, l'enfant est-il à même de la réaliser ? est-il capable d'imprimer à sa volonté un changement radical, de rompre avec le passé, d'entrer dans une voie nouvelle, alors qu'il n'a pour ainsi dire pas vécu ? La conversion est-elle, même pour lui, un besoin ? Peut-il en sentir la pressante nécessité ? Pour notre part, nous avons peine à le croire. — Il ne faut pas s'y tromper, la conversion n'est pas un

(1) *Encyclopédie des Sciences religieuses*, art. *Conversion*.

simple attendrissement, une sentimentalité vague. Elle n'est rien moins que la mise en jeu de tout notre être, de toutes nos facultés ; elle réclame un effort viril, une décision grave et solennelle de la volonté. Or, chez l'enfant, l'être moral n'est pas suffisamment développé pour donner à l'acte de la conversion une sanction suffisante, une autorité nécessaire ; que la conversion soit en germe chez lui, nous ne le nions pas, mais nous estimons qu'elle n'aura sa véritable valeur, son plein effet, que le jour où elle sera ratifiée et sanctionnée, si l'on peut ainsi s'exprimer, par la pratique même de la vie.

Toutefois, nous ne voulons pas être de parti pris et repousser systématiquement la possibilité de toute conversion dans l'enfance ; nous sommes volontiers disposé à admettre qu'elle peut se rencontrer chez quelques âmes d'élite dont la vie religieuse est particulièrement intense. Mais on nous le concédera, ce ne saurait être là que l'exception, et, dans ce cas, ne sommes-nous pas en droit de dire que celle-ci confirme la règle ?

Quoi qu'il en soit de la conversion de l'enfant, quelques doutes, quelques objections qu'elle puisse soulever, l'importance de l'école du dimanche ne s'en trouve nullement amoindrie : son but demeure considérable. — Tout en laissant à l'enfant sa candeur, sa naïveté, son franc éclat de rire, sa

simplicité, toutes ces qualités exquisés qui font le charme de son âge, elle élève son âme à Dieu ; elle lui fait voir au-dessus de ce monde, dont il deviendrait facilement l'esclave, un monde supérieur où règnent la paix, la justice et l'amour. Elle parle à son cœur, alors que la terre n'a pas encore émoussé sa sensibilité, que l'habitude du péché, les soucis de la vie, les froissements n'ont pas encore pu l'endurcir, que les préventions, le doute, la méfiance, ne l'ont pas encore envahi. Elle s'attache à le fixer dans le bien, à déraciner ses instincts, ses penchants au mal, elle souffle dans son cœur l'esprit du devoir, elle le prépare aux luttes de la vie, elle exerce sur lui une influence mystérieuse, produit dans son être des impressions qui ne s'effaceront plus. — Il se peut que, dans le cours de la vie, l'enfant abandonne le droit chemin et qu'alors les impressions ressenties à l'école du dimanche s'affaiblissent et subissent une sorte de crépuscule ; mais viennent l'épreuve et le découragement, arrive le jour où il se heurtera à l'égoïsme des hommes et où il sentira dans toute son amertume la vanité des choses d'ici-bas ; alors, par un retour subit, comme l'enfant prodigue, il reviendra à la vraie source de toute vie, de toute espérance, de toute consolation. — « Instruis le jeune enfant à l'entrée de sa voie, lors même qu'il sera devenu vieux il ne s'en éloignera pas » (Proverbes XXII, 6).

II

Il y a plus, en travaillant au développement moral et religieux des jeunes générations, l'école du dimanche exerce au sein même de la famille une influence incontestable.

Nous ne cherchons pas ici à nous faire illusion à nous-même ; parce que le cœur de l'enfant est gagné à l'Évangile, nous n'en concluons pas que les parents seront nécessairement conquis à la vérité chrétienne, ce serait là nous flatter d'un espoir chimérique que la réalité des faits viendrait trop souvent contredire. Mais s'il est certain que le mal est contagieux, le bien par contre exerce toujours son influence : c'est là une vérité à laquelle le sens intime de l'humanité ne peut se soustraire et qui est inhérente à notre nature. Un père, une mère, après tout, ne peuvent rester indifférents au développement moral de leurs enfants ; les changements favorables qu'ils pourront remarquer dans leur caractère, leur manière d'être, leur conduite, ne les laisseront assurément pas insensibles, car on aime le bien chez autrui, surtout chez les siens, alors que soi-même on s'abandonne au mal. Si cette transformation coïncide avec la fréquentation de l'école du dimanche par leurs enfants, ils en tireront naturellement et d'une façon inconsciente des consé-

quences pour eux-mêmes. Aussi inclinons-nous à croire que, dans quelque milieu que se trouve placé l'enfant, ici, où la vie religieuse est languissante, la pratique des vertus chrétiennes peu en honneur ; là où le nom de Dieu est méconnu, où l'on se raille de tout ce qui est sacré et divin ; là encore, dans l'humble demeure, où jamais peut-être n'a retenti une parole évangélique, partout en un mot, il est appelé par sa candeur, ses pensées pures et naïves, son attitude chrétienne, à être un sujet de relèvement et de sanctification. Il demeure au milieu des siens comme un éclatant témoignage de la puissance régénératrice de la vérité ; il en est, si l'on peut ainsi dire, une prédication vivante, capable d'atteindre le cœur des plus rebelles et des plus endurcis.

Ce n'est pas un roman de la vie chrétienne que nous nous plaisons à imaginer. Bien des familles ont été ramenées au devoir par la vertu et la piété d'un enfant. Il serait facile de citer des exemples.

Pour nous, en présence de ce fait merveilleux qui s'appelle le relèvement de la famille par l'enfant, nous voyons d'une manière éclatante la réalisation de la parole de l'Écriture : « Dieu choisit les choses faibles pour confondre les fortes. »

III

Ce que nous disons de la famille, nous pouvons l'affirmer à plus forte raison de l'Église. Celle-ci

trouvera dans l'école du dimanche son meilleur appui, son soutien le plus considérable. On n'a pas toujours pensé ainsi. Aujourd'hui encore, l'école du dimanche soulève des préventions, elle est regardée par certains esprits comme une alliée dangereuse, qui, loin de servir les intérêts de l'Église, les compromet à bien des égards.

Pourquoi, dit-on, faire deux parts, un culte pour les enfants et un culte pour les adultes ? N'est-ce pas amoindrir la force et la vie de la communauté religieuse ? Celle-ci doit rester une. Séparer les enfants des parents, c'est créer un antagonisme entre les deux cultes ; car, de deux choses l'une, ou les parents iront à l'Église et les enfants n'assisteront pas à l'école du dimanche, ou bien inversement. Les exigences matérielles de la vie auxquelles doit faire face la mère de famille le veulent ainsi.

Et d'ailleurs, ajoute-t-on, n'y a-t-il pas un immense intérêt à ce que l'enfant dès ses jeunes années contracte la précieuse habitude d'assister au service religieux ? Si l'enseignement du sermon dès l'abord est au-dessus de sa portée, il ne tardera pas à se familiariser avec lui. Uni dans une commune prière avec les siens, il retirera du culte des impressions qui agiront efficacement sur son jeune cœur.

Il nous semble, en premier lieu, pour répondre à ces considérations, que l'antagonisme que l'on se plaît à créer entre l'école du dimanche et l'Église

est parfaitement chimérique, ou tout au moins fort exagéré. Car enfin, au risque d'être taxé de naïveté, nous demanderons en quoi deux cultes peuvent se porter préjudice, si l'un par exemple est à 9 heures et l'autre à midi? Peu nous importe au fond la question d'heure; il est loisible de choisir tel ou tel moment de la journée pour chacun de ces deux services. C'est là affaire de milieux, d'habitudes. — Nous n'insistons pas sur ce point.

En second lieu, nous estimons que l'on s'exagère singulièrement la valeur du culte des adultes pour l'enfant. Entrons au cœur de la question et voyons les choses comme elles sont.

L'enfant n'est pas attentif au sermon, et comment le serait-il? Il ne le comprend pas. La prédication n'est pas faite pour lui; — la durée lui en semble interminable; le repos auquel il est soumis le gêne, le contrarie, lui est insupportable. Nous ne voulons rien exagérer, nous ne désirons pas noircir le tableau, mais il suffit d'examiner la contenance des enfants à l'Église, pour se rendre compte de la satisfaction intime qu'ils ressentent lorsque le prédicateur termine son sermon. Dans ces conditions qui présentent bien peu d'exceptions, peut-on prétendre que le culte exerce sur leur cœur une influence bien salutaire? qu'il soit pour eux un moyen efficace de sanctification? Nous ne le croyons pas. — Il nous est impossible de nous ranger à l'opinion de ceux

qui pensent que peu à peu les enfants prennent goût aux prédications qu'ils ne comprennent pas, dont ils ne saisissent ni le sens, ni le but, ni la portée. Ce que nous redoutons au contraire, c'est que l'enfant, forcé d'entendre, sinon d'écouter chaque dimanche un sermon au-dessus de son intelligence, ne prenne en aversion un culte qui ne reflète pas suffisamment sa nature et ses besoins moraux, et qu'au jour où il sera son maître, fatigué des enseignements de la chaire qui ne lui rappellent que de longues et fastidieuses heures d'ennui, il ne s'y soustraie et ne déserte le chemin du temple. Hélas ! les faits semblent justifier ces craintes : c'est le cœur plein de tristesse que l'on constate le petit nombre de fidèles qui hantent nos églises. Seul le talent oratoire du prédicateur a le don d'attirer la foule, plus avide d'entendre une parole brillante que de s'édifier à l'audition d'une prédication simple et substantielle.

Quelques raisons diverses que l'on puisse donner de l'affaissement du sentiment religieux parmi nous, nous croyons que l'ennui causé à l'enfance par un culte prématuré, qui parle peu à son cœur et que son intelligence ne peut ni comprendre ni saisir, est loin d'y être étranger.

En tout état de cause, pour combattre le mal dont elle souffre, l'Église n'a pas de meilleur auxiliaire que l'école du dimanche ; elle seule est vrai-

ment capable de travailler efficacement à son relèvement et à sa prospérité. En développant graduellement le sentiment religieux de l'enfant, en l'entretenant avec soin, elle prépare à l'Église des générations qui lui rendront la vie, la puissance, la grandeur morale dont elle a besoin pour accomplir sa mission ici-bas.

Nous n'entrons pas plus avant dans l'exposition des rapports mutuels de l'école du dimanche et de l'Église, nous réservant, à ce sujet, un chapitre spécial. Il nous suffit, pour l'instant, d'établir que, loin d'être pour l'Église un obstacle et un embarras, le culte des enfants demeure son appui le plus précieux.

IV

Après avoir relaté les rapports de l'école du dimanche avec la famille et avec l'Église, il nous reste à considérer ceux qu'elle peut avoir avec la société en général et quelle influence elle peut y exercer.

Sans vouloir peindre notre temps sous des couleurs trop sombres, il nous est impossible, dans le sujet qui nous occupe, de passer sous silence le mal dont paraissent atteintes la société contemporaine et particulièrement la jeunesse. Une atmosphère brûlante semble peser sur les jeunes générations, qui ont hâte de jouir de la vie, de s'affranchir de

toutes les entraves sociales, de répudier toute tutelle. L'enfance avec ses charmes, ses naïvetés, ses illusions candides, tend à disparaître. Il n'est pas rare de voir des jeunes gens de quatorze ans atteints par le vice et plus blasés que des vieillards. Comment en serait-il autrement ? Sollicités par le mauvais exemple, où trouveraient-ils la force de réagir ? ce n'est certes pas dans les leçons morales qu'ils peuvent puiser dans une littérature malsaine qui se complaît dans la corruption. Habités souvent à entendre critiquer et conspuer la religion, leur scepticisme se développe, et ils arrivent à ne plus considérer le culte que comme une chose qui a fait son temps et qui est indigne de leur intelligence égarée. Ils laissent déchaîner leurs mauvais instincts, se pervertissent et grandissent dans le mal. Cette situation est grave, on ne saurait le nier, elle met en péril la société. Aussi pour préserver l'avenir, il n'est pas trop des efforts de chacun. Car si les lois peuvent pendant quelque temps endiguer les passions humaines, elles sont impuissantes à les contenir lorsqu'elles n'ont pas pour alliée la religion. La force n'est réellement la force que lorsqu'elle est au service d'un droit supérieur.

On parle beaucoup de l'instruction du peuple, du développement des sciences et des arts. On semble oublier que dans la vie des nations ce n'est là que le superflu, et en quelque sorte une façade brillante,

qui s'écroulera promptement si la force morale que seules les vertus religieuses, sociales et privées peuvent donner ne vient l'étayer.

L'éclat incomparable des lettres à Rome, la splendeur des arts à Athènes, ont été incapables de rendre à ces deux illustres cités leur puissance première et de les préserver d'une irrémédiable décadence.

Non, le passé le prouve et l'avenir le démontrera encore : pour qu'une société soit puissante et libre, pour qu'elle soit à l'abri de toute atteinte, l'instruction et la science, les arts et les lettres ne suffisent pas. Il faut qu'en outre elle ait cette force morale que seul l'esprit religieux peut donner, car lui seul vivifie, lui seul soutient et préserve les nations.

Eh bien, nous l'affirmons avec confiance, nulle mieux que l'école du dimanche n'est à même d'accomplir ce merveilleux dessein, nulle mieux qu'elle n'est capable de donner à notre société cette grandeur vraie que ne peuvent entamer ni les échecs politiques ni les déceptions matérielles.

Si l'on avait quelques doutes à cet égard, que l'on envisage un instant les puissants effets qu'elle continue toujours à produire en Angleterre et aux États-Unis. Dans ces pays de liberté, chez ces nations fortes et vigoureuses, elle est une véritable source de moralisation, où les générations viennent successivement s'inspirer de l'idée du devoir. Merveilleux instrument de préservation sociale, elle

constitue aussi un levier puissant de perfectionnement et de propagande pour tout ce qui est grand, noble et généreux; sans jamais employer aucun moyen coercitif, elle aide au maintien des lois et au respect de l'équité. On se rappelle à ce sujet le mot caractéristique du président des États-Unis, Harrison, répondant à son jardinier qui lui demandait d'employer un grand chien pour défendre les fruits de son jardin contre de jeunes maraudeurs : « Établissons plutôt une école du dimanche », dit Harrison. Et les statistiques lui donnent raison, car, sur cent condamnés, il s'en trouve à peine deux qui aient passé par l'école du dimanche.

Mais sans aller si loin, que l'on veuille bien jeter un regard sur les écoles du dimanche fondées parmi nous, grâce à de vaillants et de grands chrétiens, au milieu de populations misérables et perverses, et l'on se persuadera facilement que, partout où elles sont établies, des centaines d'enfants sont arrachés aux vices de la rue et au crime peut-être, pour être conduits dans les sentiers de la justice et de la vertu (1).

Sans doute, ce qui a été fait jusqu'ici est peu de chose, si on le compare au mal immense qu'il y a à combattre; mais que l'œuvre grandisse, qu'elle se développe, que ses ressources et ses moyens d'ac-

(1) Nous faisons allusion ici à nos écoles du dimanche missionnaires.

tion s'accroissent, que ses auxiliaires se multiplient et l'influence régénératrice de l'école du dimanche deviendra pour tous une vérité aussi éclatante que le soleil.

Heureux ce jour, et il appartient aux chrétiens de le hâter, où notre société, convaincue que l'école du dimanche a pour effet de diminuer la nécessité des moyens de coercition, assurée qu'elle forme des générations honnêtes et vaillantes, des citoyens utiles et probes, s'inclinera devant elle et la saluera comme la véritable source du relèvement de la patrie !

III^e PARTIE

DES MOYENS LES PLUS PROPRES A ATTEINDRE LE BUT :

LA BIBLE, LA PRIÈRE, LE CHANT

Il est toujours facile d'assigner à une œuvre un but élevé, d'ouvrir devant elle un horizon vaste et superbe, de lui proposer, en un mot, un idéal magnifique et plein de grandeur ; ce qui l'est moins, c'est de lui fournir les moyens pratiques les plus propres à atteindre cet idéal.

En ce qui concerne l'école du dimanche nous sommes à l'aise à cet égard. Elle a pour parvenir au but que nous lui marquons des moyens qui s'imposent à elle d'une manière souveraine : la Bible, la prière et le chant.

Cependant la difficulté n'en existe pas moins, elle n'est que déplacée ; elle réside tout entière dans l'emploi, dans l'application qu'il faut faire de ces différents moyens ; elle consiste principalement dans le choix à établir des diverses parties de la Bible et dans la méthode à suivre pour agir puissamment

sur le cœur et l'esprit de l'enfant. L'examen de ces divers points formera l'économie de ce chapitre.

Dès l'abord, une question primordiale se présente à nous : question très controversée et sur laquelle il convient de s'expliquer en l'abordant avec toute franchise. Convient-il de mettre la Bible complète entre les mains des enfants ? Ceux qui prétendent que non, s'appuient sur ce fait, qu'il est dans le livre sacré des récits qui, mal interprétés, peuvent, par leur rudesse et leur crudité, produire sur de jeunes esprits une impression funeste ; de là dérivent des scrupules que nous ne saurions partager.

La Bible n'est pas faite pour être mise sous le boisseau. Il y a à chacune de ses pages un tel accent d'austérité, de gravité et de hauteur morale, que toute méprise relative à l'esprit des passages incriminés est pour ainsi dire impossible. Si elle parle du mal, si elle le dévoile et l'expose dans toute sa nudité, elle le fait avec des couleurs propres à en inspirer l'horreur, jamais elle ne le représente revêtu d'une forme attrayante ; et cela est si vrai que nul ne peut prétendre avoir été induit par elle au péché. Le danger, s'il existait, nous le trouverions plutôt dans la curiosité que mettrait l'enfant à rechercher plus tard les passages qu'on lui aurait dissimulés ; sa défiance excitée, il arriverait à se persuader que ces récits sont réellement malsains

et funestes puisqu'on les lui a cachés avec un soin jaloux.

Laissons donc la Bible tout entière à l'enfant ; s'il s'arrête aux passages que l'on redoute pour lui, qu'importe ? Sa moralité, on peut en être sûr, n'en souffrira aucune atteinte.

Nous ajoutons pourtant, et cela sans vouloir apporter aucune restriction à cet exposé de principes, que toutes les pages du livre sacré n'ont ni la même valeur, ni la même importance au point de vue de l'édification, et qu'il est à la fois opportun et convenable de ne faire porter les explications et les interprétations que sur les sujets bibliques qui ne peuvent soulever aucune objection. C'est là une question de tact et de bon sens qui peut être abandonnée complètement aux directeurs des écoles du dimanche et à la compétence des pasteurs. D'ailleurs, on remarquera que les enfants ne fréquentent l'école du dimanche que pendant une période de temps assez courte, qui ne permet pas d'étudier avec eux la Bible dans son ensemble, et que naturellement cette sélection s'impose avec une rigueur absolue.

Ce que sera ce choix, nous essayons de l'indiquer dans le petit tableau suivant :

I^e Année, 1^e semestre : Évangile de Matthieu | 2^e semestre : Genèse

II ^e	»	2 ^e	—	Marc	{ Histoire du peuple de Dieu jusqu'à la mort de Moïse.
III ^e	»		—	Luc	{ Histoire des juges et des rois d'Israël jusqu'au schisme.
IV ^e	»		—	Jean	{ Histoire des rois d'Israël et de Juda. Retour de la capti- vité.
V ^e	»		—	Actes	Luc

Il est presque inutile d'ajouter que la disposition de ce cadre peut être changée, qu'il est susceptible d'être agrandi, de même qu'il peut être restreint suivant que le réclameront les exigences spéciales de chaque école.

Nous nous sommes arrêté à un cycle de cinq ans, parce qu'il nous semble d'une manière générale que l'on ne peut guère compter sur l'enfant avant 7 à 8 ans ; et que, d'autre part, il n'est pas possible de le retenir au delà de 13 ans, époque où il est appelé à suivre les cours d'instruction religieuse qui doivent le conduire à la confirmation.

Comme on a pu le remarquer en second lieu, nous faisons de l'étude des Évangiles le fond même de l'enseignement de l'école du dimanche. — Cela s'explique aisément. Rien n'est aussi propre à édifier l'enfant à agir puissamment sur lui que l'histoire de la vie du Christ. La personne de Jésus exerce sur son cœur un attrait irrésistible, une in-

fluence mystérieuse : elle le saisit et l'émeut, elle fait naître dans son âme les impressions les plus propres à le conduire au salut. — Si l'on nous objecte qu'il sera fastidieux pour de jeunes esprits d'entendre chaque année commenter l'enseignement du Maître, nous répondrons simplement : Il n'en est pas de même de l'étude d'un livre profane et de celle des Évangiles. Ceux-ci sont d'une richesse, d'une profondeur inépuisables ; il s'en dégage, si nous pouvons nous exprimer ainsi, chaque fois qu'on les médite, un parfum plus intense, une fraîcheur nouvelle ; ils demeurent, on l'a dit, éternellement jeunes. Aussi plus l'enfant apprendra à les connaître, plus aussi il les aimera, parce qu'il en sentira toujours mieux le prix infini.

Quelle que soit pourtant l'importance des Évangiles au point de vue de l'éducation religieuse, on ne saurait en faire la matière unique de l'enseignement de l'école du dimanche. Sans parler des Actes des apôtres qui en sont le complément nécessaire et qui pour cette raison devaient nécessairement trouver place dans notre tableau, l'Ancien Testament, si fécond en pensées, si plein de sentiments capables d'agir sur de jeunes consciences, méritait de son côté une part considérable ; aussi la lui avons-nous faite aussi large que possible, à la condition, bien entendu, qu'il y soit fait un choix scrupuleux des récits les plus propres à édifier l'enfant.

Ce choix, nous le répétons, est laissé à l'initiative et au tact de chaque directeur d'école.

Enfin, pour la variété et l'intérêt même de l'enseignement, il nous semble préférable de scinder l'année en deux, traitant alternativement les sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament.

La nécessité du choix de récits bibliques n'implique nullement, comme on pourrait le croire, l'obligation de renfermer ces récits dans un recueil spécial. Nous admettons fort bien qu'autrefois, vu la difficulté qu'il pouvait y avoir pour l'enfant à manier un livre de la dimension de la Bible, on s'appliquât à condenser dans des manuels la matière de l'enseignement. Mais il existe aujourd'hui des Bibles qui semblent tout spécialement créées à l'usage de l'école du dimanche, tant leur format, la clarté et la netteté de leur impression répondent admirablement aux exigences des plus petits. Les objections que l'on présentait sous ce rapport se trouvent donc ainsi écartées. Par contre, il y a pour l'enfant le plus grand avantage à se servir du Livre même. En possession de la Bible, il se familiarisera avec elle ; il apprendra toujours mieux à la connaître. Le respect qu'il lui porte, la valeur qu'il y attache, augmenteront à ses yeux l'importance de l'école du dimanche, où elle est expliquée et commentée. Il n'est pas à craindre qu'il ne s'égare à la recherche des chapitres ; aidé de son moniteur, il

n'aura pas de peine à s'orienter et à trouver le passage destiné à faire l'objet de la méditation. Rien n'empêche d'ailleurs le directeur, pour faciliter la tâche des élèves, de dresser une liste mensuelle ou trimestrielle des sujets à l'étude. — A ce propos, disons quelques mots de la valeur de la Liste internationale.

Due à M. Vincent, directeur de toutes les écoles du dimanche des États-Unis, son but, comme son nom l'indique, est de faire suivre, le même dimanche, à toutes les écoles du dimanche, le même récit biblique. Aujourd'hui elle est généralement adoptée partout aux États-Unis, en Angleterre, en Suisse, en Allemagne et même dans un grand nombre de nos écoles de France. — Un tel succès semble plaider en faveur de son utilité et de son importance. En effet, et nous aurions mauvaise grâce à ne pas le reconnaître, cette liste a ses mérites très réels. Par elle, toutes les forces de l'œuvre sont réunies en un puissant faisceau ; l'union de toutes les écoles du dimanche est fondée. Par elle, encore, le même jour, dans des milliers de lieux, un nombre considérable de chrétiens, animés des mêmes sentiments, étudiant le même sujet, sont placés sous l'influence des mêmes vérités : spectacle qui ne manque pas d'une certaine grandeur et ne saurait nous laisser indifférent. De plus, la Liste internationale rend les rapports d'Église à Église plus fraternels, ceux des

écoles plus utiles et plus faciles ; tous travaillant au même but, ayant en vue les mêmes sujets, il ne peut en résulter qu'un accroissement de force et de vie pour le plus grand profit des intérêts de chacun. Enfin, cette liste offre un dernier avantage : si l'enfant est appelé à changer d'école, son instruction se trouve pour ainsi dire à jour, et il retrouve partout ailleurs le même enseignement.

Malheureusement ces précieux mérites sont contrebalancés par de graves inconvénients. N'est-ce pas tout d'abord pour l'application en France de la Liste internationale une circonstance fâcheuse qu'elle soit d'importation anglaise ? Cette réflexion ne nous est pas suggérée par un esprit étroit d'exclusivisme, mais parce que, connaissant l'organisation des écoles du dimanche en Angleterre, nous savons que de l'autre côté du détroit ces écoles n'ont pas exactement les mêmes besoins, les mêmes dispositions que les nôtres.

Or les Anglais la dressent pour eux, d'après leur manière de concevoir l'institution de Raikes. Il demeure donc impossible d'imposer à tous une liste commune, uniquement réglée d'après une situation particulière et des besoins spéciaux.

Cette observation, nous semble-t-il, a sa raison d'être ; la pratique du reste en a déjà fait connaître le bien fondé. Mais le reproche principal que nous adressons à la Liste internationale est plus grave :

à notre sens elle anéantit en quelque sorte la liberté de l'école. Elle crée au directeur un assujettissement des plus regrettables, elle lui ôte son initiative et partant sa responsabilité. Soumis pour ainsi dire à un pouvoir centralisateur, sa direction est en quelque sorte paralysée ; il ne peut tenir compte comme il le voudrait des aptitudes, des besoins et du caractère de son jeune troupeau. Aussi n'hésitons-nous pas à déclarer en dernier ressort qu'il faut résolument repousser la Liste internationale, quels que soient d'ailleurs ses précieux mérites.

Jusqu'à présent nous ne nous sommes occupé que de la matière de l'enseignement et du cadre qu'il convient de lui donner, il nous faut faire un pas de plus et indiquer les moyens les plus efficaces de présenter cet enseignement à l'enfance.

Il ne saurait être question ici de méthode uniforme, de règles invariables qui pourraient indistinctement s'appliquer à toutes les écoles, et nous nous plaisons à reconnaître de nouveau que chacune d'elles, suivant le milieu où elle se trouve, les aptitudes des élèves qu'elle renferme, a des besoins spéciaux qui nécessitent des dispositions spéciales. Toutefois, à défaut de méthode absolue, il est, croyons-nous, certains principes qui s'imposent universellement et dont on ne saurait se départir sans nuire au succès de l'œuvre.

Avant toute chose, il est indispensable de donner

à l'enfant un rôle actif dans le culte auquel il participe. Si déjà, en quelque mesure, la passivité est funeste à l'adulte, induit souvent par elle à se laisser aller à une certaine paresse d'esprit, que ne sera-t-elle pas pour l'enfant, dont le caractère remuant et mobile ne se prête en aucune façon à un repos continu ? Le moyen généralement employé et qui est en effet le plus commode et le plus convenable pour associer directement les jeunes auditeurs au culte, est l'interrogation. Son emploi malheureusement n'est pas chose facile, il offre de sérieuses difficultés, et ce n'est guère que la pratique qui peut faire du moniteur un bon interrogateur. Sans avoir la prétention de donner des règles à ce sujet, qu'il nous soit pourtant permis de présenter les quelques considérations suivantes. Il faut d'abord écarter résolument toute question abstraite. Demander à l'enfant, par exemple, ce qu'est la foi ou la patience, c'est tout simplement jeter le trouble dans son esprit et ne lui rendre aucun service. L'interrogation doit toujours porter sur ce qu'il est à même de connaître ; les premières questions doivent notamment être des plus faciles, afin de l'encourager et de stimuler son zèle. Il est important en outre de ne jamais lui dire ce qu'il peut savoir ou ce qu'il peut être à même de connaître par lui-même ; la méthode socratique est à cet égard des plus utiles : elle conduit peu à peu, par une série de questions

habilement posées, au but recherché ; mais il serait dangereux d'en abuser ; trop fréquemment employée, elle finit par lasser et rebuter de jeunes esprits. Ce qu'il faut, c'est que la réflexion soit chez l'enfant la conséquence et le résultat de l'interrogation qu'il subit, afin qu'il en garde une impression durable. Chaque fois que cette faculté est exercée et mise en jeu chez lui, c'est pour son instruction et son édification un progrès accompli. A cet effet, il conviendra d'attirer son attention sur ce qui lui est familier, sur ce qui l'intéresse et le préoccupe. Il sera bon de lui faire sentir l'importance de ses actions, de pénétrer dans sa vie, de rechercher avec lui les sentiments qui l'animent dans telle ou telle circonstance particulière. Si, par exemple, le sujet que vous méditez porte sur le pardon des offenses, demandez-lui ce qu'il éprouve quand on lui a fait tort ? s'il est disposé à pardonner ? s'il espère que Dieu lui fera grâce si lui-même garde rancune à celui qui lui a causé quelque peine ? Toutes questions qui peuvent paraître au premier abord absolument insignifiantes et puériles, mais qui en fin de compte exercent peut-être le plus d'influence sur la conduite de l'enfant, parce qu'elles ramènent l'attention sur lui, le font rentrer en lui-même et parviennent ainsi à remuer son âme et à toucher son cœur. Or, nous l'avons déclaré, c'est le cœur que nous voulons par-dessus tout atteindre.

Moins préoccupé de fournir des connaissances à son esprit que de produire en lui des impressions capables de le transformer et de le guider dans les sentiers de la vie chrétienne, nous nous efforçons en toutes circonstances d'éveiller sa sensibilité et de cultiver sa conscience. C'est ce qui justifie notre préférence pour des interrogations ayant plutôt le caractère de l'édification que de l'instruction proprement dite.

N'oublions pas de dire qu'il est de la plus haute importance d'interroger l'enfant d'une manière affectueuse : lorsque la question est faite froidement et avec indifférence, elle ne porte pas, elle le laisse indécis et inattentif. C'est avec chaleur, avec conviction qu'elle doit être présentée. Il faut que l'interrogateur trahisse par son attitude le désir d'avoir une bonne réponse. Tout ici a son importance. Le regard, le son de la voix, le geste influent considérablement sur l'esprit de l'enfant. Il ne s'y trompe pas ; si la question n'est pas posée avec sérieux, elle n'excitera pas son intérêt et ne provoquera pas sa réflexion. Ajoutons encore que la question n'aura toute son efficacité que si elle est faite individuellement, mais de telle sorte qu'elle intéresse à la fois tous les élèves du groupe.

Ce que nous disons de l'interrogatoire nous amène tout naturellement à parler de l'exposition du récit qui le fait naître, la suscite et lui donne sa véritable

valeur. Pour se faire une idée exacte des caractères qu'elle doit revêtir, il convient de se rappeler que l'enfant n'est pas un incrédule à convaincre, qu'il est exempt de préjugés, de doutes, et tout disposé à accepter la vérité qu'on lui présente. Rien ne serait plus funeste, plus nuisible pour son développement religieux, que de raisonner et de discuter avec lui ; ce serait tendre à faire un exercice de l'esprit de ce qui doit être un culte de l'âme. Il ne faut pas davantage lui exposer un enseignement dogmatique ni purement moral, il n'en aurait que faire.

Ce que nous demandons simplement à l'explication du récit pour qu'elle ait sa pleine efficacité, c'est de se transformer en une méditation tout à la fois simple, vivante et pratique. Elle sera d'abord simple et dans la pensée et dans le choix de l'expression, afin que l'enfant puisse la saisir sans de trop grands efforts. Il conviendra, à cet effet, de procéder du connu à l'inconnu, de ce que l'enfant sait à ce qu'il ignore, du concret à l'abstrait, de la sensation à la réflexion qu'elle provoque. Il sera nécessaire, tout en évitant de se perdre dans une foule de détails, de mettre en pleine lumière ce qui peut contribuer à la clarté, à la transparence du récit. D'une manière générale, la méditation gagnera en simplicité, en reproduisant le style biblique et en revêtant une forme populaire.

Elle sera, en second lieu, vivante, elle rendra les

faits palpables et sensibles à l'enfant, elle lui en donnera en quelque sorte une représentation visible. L'anecdote est d'un grand secours à cet égard. Lorsqu'elle est bien amenée et qu'elle cadre d'une manière heureuse avec le récit, elle fortifie le commentaire et lui donne du mouvement et de la vie. On peut lui reprocher toutefois de disperser l'attention de l'enfant et d'absorber une trop grande partie du temps. Aussi lui préfère-t-on, si l'on peut ainsi s'exprimer, une illustration soit verbale, soit écrite du fait, qui, tout en captivant les jeunes esprits, s'en prend directement au récit lui-même, le vivifie et lui donne une forme tangible. Constatons en passant que ce procédé est en honneur dans les écoles du dimanche des États-Unis.

Voudra-t-on, par exemple, raconter la lutte de David et de Goliath, on dessinera sur le tableau noir les deux héros, leurs armures, le champ de bataille, etc. S'agira-t-il dans un autre ordre d'idées de commenter la parole du Christ : « Laissez venir à moi les petits enfants », le directeur fera ni plus ni moins appel à l'expérience. Il emploiera un aimant, destiné à attirer de petites aiguilles ; l'expérience faite, il la renouvellera en se servant cette fois d'aiguilles plus grandes et plus fortes : il amènera ses jeunes auditeurs à constater que l'attraction se fait plus difficilement la seconde fois que la première, et il conclura avec eux que l'enfance

est l'âge par excellence pour se donner à Jésus. Nous n'avons pas à nous prononcer sur de tels procédés, ce que nous pouvons affirmer, c'est que, s'ils ont leur raison d'être aux États-Unis, où l'école du dimanche est plus peut-être une école dans le sens propre du mot qu'un lieu d'édification, ils ne sauraient être introduits dans un culte sans porter de graves préjudices au bon ordre des choses et nuire du même coup au recueillement général. Point n'est besoin d'ailleurs de se livrer à une mise en scène pour rendre la méditation vivante. Pour qu'elle soit écoutée et appréciée de l'enfant, il suffit d'en bannir toute abstraction, et de présenter les faits sous une forme concrète en usant largement du symbole.

Au demeurant, toutes les considérations que l'on peut émettre à ce sujet sont de peu d'importance. Il appartient à celui qui parle de donner de la vie au récit ; tout dépend de l'attitude, de la chaleur du débit, de la netteté avec laquelle il développe sa pensée. Ici la théorie n'est rien, la pratique est tout. La méditation serait peu de chose toutefois, si elle se bornait à intéresser l'enfant, à piquer sa curiosité, si elle ne laissait rien à son cœur et n'atteignait pas les profondeurs de sa conscience. Que le moniteur s'applique donc à engager ses jeunes auditeurs à réaliser dans leur existence les enseignements qu'il leur communique ; qu'il s'attache à leur mon-

trer les conséquences de leurs actions, en leur faisant comprendre qu'ils sèment pour l'avenir, et que, les premiers, ils récolteront les fruits de leur sagesse et de leurs vertus. Surtout que ses exhortations ne s'égarent pas dans des considérations générales, dans des développements vagues qui ne laisseraient absolument rien à son auditoire ; mais qu'elles s'inquiètent, si l'on peut ainsi dire, essentiellement des besoins, des dispositions morales, du caractère particulier de chacun des membres de son groupe, si bien que chaque enfant soit appelé à reconnaître qu'il y a dans la parole de Dieu véritablement quelque chose pour lui, et qu'elle est la source de toute joie, de toute espérance, de toute consolation.

En nous efforçant de mettre en lumière les vrais principes qui doivent caractériser l'école du dimanche et son enseignement, nous nous reportons tout naturellement à l'enseignement même du Christ, à la fois si simple, si vivant, si pratique et si populaire ; et en particulier, nous songeons à ses admirables paraboles qui ont traversé le cours des siècles en restant à la portée des plus humbles et des plus petits. — Où trouver, en effet, un exemple plus parfait que celui que nous donne le Maître dans sa parole ? A quelle école, si ce n'est à la sienne, faut-il venir pour apprendre à faire vibrer les consciences ? Certes, Jésus a placé devant nous un modèle inimitable, il nous propose un idéal qu'on ne dépassera

jamais. Du moins est-il permis de s'en pénétrer, et surtout est-il de notre devoir de nous inspirer de l'amour qu'il a pour les âmes. Car, qu'on ne s'y trompe pas, le grand secret de la puissance des exhortations du Maître, c'est qu'indépendamment de l'autorité divine qui les dicte, elles sont traversées par un souffle immense d'amour, qui pénètre au plus profond des consciences ; c'est que le Christ aime les pécheurs qu'il instruit et qu'il fait passer en quelque sorte dans leur âme quelque chose de son âme. Eh bien, voulons-nous que notre enseignement à l'école du dimanche soit entendu et qu'il ne devienne pas lettre morte ? aimons comme le Christ nous l'ordonne par son divin exemple. Inclignons-nous vers l'enfant, parlons à son cœur le langage du cœur. Peut-être sommes-nous inhabiles et n'avons-nous pas tous les dons, tous les moyens suffisants pour adresser la parole à de jeunes auditeurs ; — qu'importe ! si nous les aimons, l'amour dont nous sommes possédés enfantera des merveilles ; il deviendra créateur, il nous dévoilera les méthodes à appliquer, les règles à observer, les moyens les plus propres à exercer une salutaire influence. — La mère n'écoute que l'élan de son cœur pour faire marcher son fils dans la voie du devoir et de l'intégrité ; elle puise dans son amour les conseils qui pourront le mieux le diriger et agir parfaitement sur lui. Ah ! il convient de le recon-

naître, les règles les plus belles, les méthodes les plus habiles, sont peu de chose, si elles ne sont pas inspirées par l'affection, si elles ne sont pas dictées par le cœur. Celui qui parle sans amour, possédât-il les dons les plus merveilleux, peut être assuré que son enseignement sera semblable, comme le dit l'apôtre, « à l'airain qui résonne et à la cymbale qui retentit ».

II

A la méditation biblique qui constitue en quelque sorte l'élément fondamental de l'école du dimanche, il faut ajouter la prière et le chant. La prière élève l'âme de l'enfant à Dieu : elle le fait rentrer en lui-même et lui donne à comprendre le sérieux et la solennité du culte auquel il participe. Elle incline son âme vers la vérité ; elle sanctionne et consacre l'enseignement de la parole divine ; elle en est, on peut le dire, le couronnement.

Mais nous lui demanderons plus encore : il faut qu'elle s'impose à l'enfant comme un besoin pressant et qu'elle fasse naître en lui le désir d'élever directement son âme à Dieu. A son âge, la prière rencontre dans son cœur un écho sympathique, il est facile de la lui faire aimer. Plus tard, au contraire, si, tandis qu'il est jeune, il n'en fait pas en quelque sorte l'apprentissage, il ne s'en souciera

plus : elle lui semblera quelque chose d'extraordinaire. Combien d'hommes, qui aujourd'hui ne prient pas et qui fléchiraient peut-être le genou devant Dieu, si, dans leur enfance, ils avaient entendu murmurer à leurs oreilles des paroles d'actions de grâces, de repentance et d'amour !

Pour répondre à son but, la prière, à l'instar de la méditation biblique, doit être simple, à la portée des plus petits ; — à cet égard, il convient de prier *avec* l'enfant et non pas *pour* lui. Elle doit être, de plus, vivante et expressive ; il faut qu'elle soit faite avec ferveur et qu'elle ne laisse personne froid et indifférent. — Elle sera, en outre, pratique et répondra d'une manière directe aux besoins de l'enfant. Enfin, il est essentiel qu'elle soit courte. Si belle et si édifiante qu'elle puisse être, si elle est longue, elle restera sans effet ; de jeunes esprits sont entièrement incapables de prêter longtemps une attention soutenue.

Le chant offre du moins cet avantage qu'il peut être multiplié, prolongé sans aucun inconvénient à l'école du dimanche. Si l'enfant ne s'y montre pas toujours très habile, il est néanmoins toujours disposé à y prendre part. Le chant lui est agréable, il l'aime parce qu'il apporte dans le culte de la vie de l'entrain et de la variété.

Il ne faudrait pourtant pas qu'il le considérât comme un simple passe-temps. Aussi, sans le lui

présenter sous de sombres couleurs, il convient de lui rappeler qu'il est avant tout une prière, et que lorsqu'il s'y livre, c'est son âme tout entière qu'il doit élever à Dieu. Combien serait-il à désirer que l'on pût surprendre sur ses lèvres, lorsqu'il entonne un cantique, la note véritable de la repentance, de la confiance et de la joie !

Il va de soi que la mélodie du cantique doit toujours être vive, gracieuse, entraînante, et que les paroles qu'elle accompagne doivent être à la portée de l'enfant. Le recueil de chants actuellement en usage dans nos écoles est loin, sous ce rapport, d'être sans défaut. L'exemple souvent cité de ce jeune garçon qui, au lieu de chanter *voix séculaire*, entonnait bravement *voie circulaire*, suffit amplement à le prouver. Il est donc nécessaire de procéder à une révision de ce recueil ; et en tout état de cause, il demeure indispensable de toujours bien expliquer à l'enfant le sens des paroles qu'il est appelé à chanter.

En thèse générale, nous estimons qu'il vaut mieux se borner, à l'école du dimanche, à un certain nombre de cantiques, les plus beaux, cela va sans dire, que de parcourir le recueil en son entier, au risque de tout brouiller dans la tête de l'enfant. Le chant n'a sa raison d'être que s'il est enlevé avec entrain. De plus, ne serait-il pas regrettable que l'enfant,

après avoir quitté l'école du dimanche, ne se souvînt en aucune façon des mélodies qu'il a chantées autrefois ? Si déjà le poète a pu dire en parlant des chants profanes :

« Ah ! comme les vieux airs qu'on chantait à douze ans
Frappent droit dans le cœur aux heures de souffrance ! »

quelle impression bénie ne produira pas dans le cœur de l'homme le souvenir des chants sacrés qui lui rappelleront les douces émotions de son enfance, et le transporteront en imagination dans un passé qui, par l'école du dimanche, a été plein de charmes et de bonheur !

IV^e PARTIE

ORGANISATION GÉNÉRALE DE L'ÉCOLE DU DIMANCHE

- 1^o RÔLE DU LAÏQUE ET DU PASTEUR A L'ÉCOLE DU DIMANCHE. — RÉUNIONS DE MONITEURS.
- 2^o L'ÉCOLE ELLE-MÊME ; SA DURÉE.
- 3^o MOYENS AUXILIAIRES POUR SECONDER L'ÉCOLE DU DIMANCHE ; RÉCOMPENSES, ARBRES DE NOËL, VISITES, ETC.
- 4^o ÉCOLE DU JEUDI, COMPLÉMENT DE L'ÉCOLE DU DIMANCHE.

Nous ne sommes pas de ceux qui reprocheront à l'école du dimanche de mettre à contribution l'activité laïque, sous le fallacieux prétexte que seul le pasteur a le droit et le devoir d'édifier les âmes. C'est avec joie au contraire, et, pourquoi ne le dirions-nous pas ? avec enthousiasme que nous voyons cette activité se manifester, assuré qu'elle est capable de produire de magnifiques et merveilleux résultats. N'est-ce rien, en effet, que de proclamer, comme le fait l'école du dimanche, la grande

vérité du sacerdoce universel en conviant les laïques à travailler d'une manière directe à l'avancement du règne de Dieu ici-bas? N'est-ce rien encore que de combattre du même coup ce préjugé invétéré dans notre société, préjugé fâcheux et détestable au plus haut degré, qui établit en quelque sorte, au point de vue moral, une ligne de démarcation absolue entre les laïques et le clergé, comme si tous nous n'étions pas tenus indistinctement aux mêmes devoirs?

N'est-ce rien surtout, pour l'enfant, que la présence à l'école du dimanche de moniteurs et de monitrices qui, gratuitement, généreusement s'offrent à lui pour l'édifier et pour l'instruire? Ne lui attestent-ils pas par leur zèle et leur activité le prix de la vérité, et ne lui donnent-ils pas à entendre que la religion n'est pas seulement le fait du pasteur, qu'elle n'appartient pas uniquement au temple et au presbytère, mais qu'elle s'impose à tous comme un devoir rigoureux? Ces considérations justifient pleinement à nos yeux la présence à l'école du dimanche de l'élément laïque. Nous allons examiner la part qui lui revient, le rôle qu'il y doit jouer.

Eh bien! nous n'hésitons pas à le dire : cette part doit être large, ce rôle doit être prépondérant.

Le culte des enfants ne perdra rien du tout d'abord à être présidé par un laïque. Point n'est

besoin que celui-ci soit un théologien profond ou un polémiste habile. Qu'il ait une piété large et vivante, qu'il soit familier avec la Bible, capable de se faire entendre et aimer des enfants, qu'il apporte dans la direction de l'école du tact et de la mesure, et il sera pleinement qualifié pour exercer les fonctions de directeur.

Le pasteur, par la multiplicité de ses occupations, le soin tout particulier qu'il est tenu d'apporter à la prédication, ne peut se donner à l'école du dimanche comme il le voudrait. Si par un légitime désir il y déploie toute son activité et toute son ardeur, le culte des adultes pourrait s'en ressentir. Que certains esprits vigoureux, fortement trempés, suffisent à cette double tâche et puissent s'acquitter avec une parfaite aisance des deux cultes consécutifs, c'est là une puissance de travail assez rare et qui constitue un fait exceptionnel.

Loin de nous pourtant l'idée de vouloir annuler le rôle du pasteur et de chercher à diminuer sa responsabilité. C'est à lui qu'il appartient de fonder l'école, de la constituer dans toutes ses parties, si elle n'existe pas. Dans la suite, s'il en délègue la direction à un laïque, il ne cessera pas de s'y intéresser. Son action deviendra simplement plus discrète; elle se fera plus sentir qu'apercevoir. Il restera, en tout état de cause, l'autorité morale supérieure à laquelle le directeur, en cas de difficultés, devra

toujours recourir. Inutile d'ajouter qu'à défaut d'un laïque suffisamment qualifié, il sera indispensable au pasteur, quelles que soient les charges de sa profession, d'en assumer courageusement une nouvelle en présidant lui-même le culte des enfants.

Au fond, en revendiquant pour les laïques une place prépondérante à l'école du dimanche, nous songeons moins à décharger le pasteur de la présidence de l'école, qu'à faire reposer le culte de l'enfant sur le groupe ou mieux encore sur le moniteur qui en a la direction. Selon nous, en effet, c'est à ce prix que l'école du dimanche donnera tous les résultats qu'on est en droit d'attendre. Essayons rapidement de le montrer.

Dans un grand nombre d'écoles la partie capitale du culte est l'instruction générale faite par le directeur. Le devoir du moniteur se borne à faire répéter la leçon à l'élève, à s'assurer qu'il l'a bien comprise, et à maintenir l'ordre dans les rangs.

Privé de toute initiative, réduit au rôle de simple répétiteur, sans influence sur les enfants, il se laisse tout naturellement aller vis-à-vis d'eux à une molle indifférence, et n'apporte dans l'accomplissement de ses fonctions ni l'entrain, ni le zèle qu'il faudrait. Le seul moyen de remédier à cette fâcheuse situation est de déplacer en quelque sorte l'axe de l'école, et de faire de la méditation dans le groupe la partie maîtresse et centrale du culte. De la sorte, on rend

le moniteur responsable; en faisant pénétrer en lui le sentiment de la responsabilité, on stimule du même coup son zèle et on le pousse à l'action. Sentant qu'il dépend entièrement de lui d'inculquer à de jeunes âmes le goût du bien et la haine du mal, il prendra sa tâche à cœur et ne négligera rien pour la remplir avec succès.

Ce qui toutefois doit nous importer d'une manière toute particulière dans cette question, c'est bien moins l'intérêt immédiat du moniteur que les avantages spéciaux que présente pour l'enfant l'instruction de la Bible donnée dans le groupe.

Durant l'instruction générale, l'enfant est livré à la mobilité de son esprit. Perdu en quelque sorte dans la masse, et ne se sentant pas directement atteint, il est souvent distrait et inattentif. Dans le groupe tout au contraire, placé sous l'œil vigilant du moniteur, il est tenu en éveil. Pris à parté, il ne peut ignorer que c'est à lui qu'on s'adresse; il est recueilli, il écoute.

Si l'on songe en outre combien il est essentiel, pour agir avec efficacité sur l'enfant, de l'aimer, de se l'attacher, on reconnaîtra immédiatement l'avantage que présente le groupe à cet égard. L'instruction générale ne prête guère à l'intimité, nous allions dire aux douces et naïves confidences. Dans un petit cercle par contre, les enfants sont accessibles et ne se montrent pas défiants, ils se donnent

volontiers. Le moniteur est à même de leur témoigner d'une manière directe l'intérêt, l'affection qu'il leur porte, soit en s'inquiétant de leurs désirs, de leurs besoins, des difficultés qu'ils peuvent rencontrer sur leur route; soit encore en s'associant à leurs joies et en prenant part à leurs chagrins. Devenant, en quelque mesure, leur ami, leur conseiller intime, il apprendra à les connaître, et se rendra toujours mieux compte des dispositions morales, du caractère de chacun d'eux. Ses exhortations pourront dès lors revêtir un caractère pratique, et elles seront d'autant mieux écoutées que lui-même se sera fait plus aimer.

Il va de soi qu'en donnant une situation considérable au moniteur à l'école du dimanche, nous lui demandons d'en être digne et de faire tous ses efforts pour y atteindre. Il se livrera chaque semaine, dans le silence et le recueillement, à l'étude du récit biblique qu'il lui faudra exposer devant son groupe. Il n'épargnera rien pour rendre ses instructions aussi vivantes, aussi édifiantes et aussi pratiques qu'il le pourra. Tout lui impose un tel labeur. Par respect tout d'abord, il ne doit pas commenter le texte de la Bible en présence de ses jeunes auditeurs, s'il ne l'a lui-même au préalable étudié avec sérieux et dans un esprit d'humilité et de prière. De plus, il est responsable du troupeau qui lui est confié; c'est pour lui un devoir impérieux de déployer toute

son énergie pour le conduire dans les sentiers du bien et de la justice. Comment encore pourrait-il annoncer aux enfants la vérité avec joie, s'il a le sentiment profond de n'avoir pas fait tout son possible pour les nourrir de la parole de vie?

Mais cette simple préparation, quelque zèle d'ailleurs qu'il y employât, lui serait insuffisante pour accomplir sa tâche avec fruit. Réduit à sa propre expérience, il se verrait presque toujours impuissant à exposer son sujet d'une manière vivante et pratique. C'est à la réunion des moniteurs qu'il viendra compléter les recherches qu'il aura été à même de faire en particulier.

L'importance de cette réunion, il est inutile de le mentionner, est considérable. Elle demeure le point d'appui naturel sur lequel doit reposer l'école du dimanche, elle en est comme la clef de voûte. Elle réunit tous les membres, elle entretient parmi eux l'affection, l'estime réciproque. Elle stimule l'activité des uns, relève le courage des autres, elle est pour tous une source de force, de vie et de lumière. Essayez de la supprimer, et tout aussitôt non seulement le moniteur sera livré à lui-même et se laissera guider uniquement dans ses explications bibliques par ses idées et ses inspirations personnelles, lesquelles probablement ne seront pas toujours heureuses, mais encore, ne se sentant pas soutenu et stimulé, son activité et son zèle se ralentiront

peu à peu, et il finira par ne plus s'intéresser que très médiocrement à son œuvre.

En raison de la valeur de cette réunion, il convient de l'entourer d'un soin extrême. Il appartient au pasteur de la diriger ; par sa présence, il témoignera de l'intérêt qu'il y porte et lui donnera toute l'autorité voulue. S'il n'est pas le directeur de fait de l'école, qu'il en soit du moins le conseiller suprême. La réunion sera tout intime, fraternelle, elle se transformera en une conversation familière. Toutefois, pour le bon ordre de choses, chaque moniteur, à tour de rôle, introduira le sujet du jour. Le pasteur résumera finalement les différents points de vue émis au cours de la séance, et s'attachera à donner à ses auditeurs une direction unique pour éviter qu'il soit donné une instruction différente dans les divers groupes qui forment l'école.

Nous insistons enfin pour que la réunion des moniteurs ait lieu chaque semaine ; ce n'est qu'à cette condition qu'elle a sa raison d'être. Que l'on n'objecte pas le manque de temps, c'est là une mauvaise excuse. L'école du dimanche mérite bien qu'on lui consacre deux ou trois heures par semaine. Pour nous, nous sommes convaincu que tous les moniteurs attachés sérieusement à leur devoir prendront à l'instruction de leur groupe un intérêt assez puissant pour leur rendre ces réunions attrayantes ; car elles faciliteront la noble tâche qu'ils ont acceptée,

de répandre la vérité éternelle, de conduire les âmes au salut et de travailler directement à l'avancement du règne de Dieu ici-bas.

II

Les considérations que nous avons émises jusqu'ici dans ce travail nous dispensent de longs commentaires sur l'école du dimanche elle-même. Il nous suffira d'indiquer la marche des divers exercices qui doivent en faire les frais, en essayant d'en marquer le caractère et la portée.

Nous réclavons avant tout, à l'école, l'ordre et la ponctualité. C'est au moniteur à cet égard, comme en toutes choses d'ailleurs, à donner le bon exemple. Il faut, à tout prix, éviter ces allées et venues perpétuelles qui se prolongent souvent longtemps après que la leçon a commencé, et rendent le recueillement absolument impossible.

Le culte s'ouvre par un chant qui prépare admirablement les enfants à recevoir l'instruction religieuse. Chacun d'eux, cela est indispensable, doit avoir son livre de cantiques. La lecture répétée de chaque strophe n'est pas seulement une perte de temps des plus regrettables, mais encore elle est souverainement fastidieuse et inutile. Ceux qui savent le cantique n'ont nul besoin de cette lecture, et pour ceux qui l'ignorent elle est insuffisante à le leur apprendre.

Le chant est suivi d'une prière courte, expressive et vivante.

Immédiatement après se forment les groupes ; autant que possible les enfants doivent être répartis suivant leur âge.

C'est avec bienveillance, avec bonheur même que le moniteur recevra son petit troupeau. Sans se départir d'une certaine fermeté, il s'efforcera de se faire aimer de ses jeunes auditeurs ; c'est là une condition essentielle s'il veut exercer sur leur cœur une influence sérieuse et puissante. Avant de se livrer avec eux à un entretien intime et familier sur le récit biblique du jour, entretien dont la durée moyenne peut être de trente minutes, il leur rappellera en quelques mots l'enseignement du dimanche précédent. Il pourra même au besoin les interroger, afin de se rendre compte s'ils ont gardé le souvenir de ses exhortations. Toutefois, il se gardera scrupuleusement de leur faire réciter aucune espèce de leçon : il faut à tout prix que l'enfant vienne au culte avec joie, sans la moindre préoccupation, sans le plus petit souci.

En ce qui concerne l'explication du récit biblique, nous n'avons pas à revenir sur ce qui a été dit précédemment ; ajoutons simplement que le moniteur s'efforcera de faire l'analyse de son texte, en s'attachant à relever les différentes circonstances et les divers détails que celui-ci pourra présenter.

Pour rendre plus saisissable notre pensée, prenons un exemple, soit : la guérison du lépreux (Matth. VIII, 1-3).

PREMIÈRE CIRCONSTANCE. C'est la foule qui suit Jésus au moment où il descend de la montagne, d'où :

Premier enseignement. Nous devons suivre Jésus et ne pas perdre une occasion de recevoir ses instructions.

DEUXIÈME CIRCONSTANCE. Un lépreux vient à Jésus.

Deuxième enseignement. C'est au Christ qu'il faut aller pour être guéri de la lèpre du péché.

TROISIÈME CIRCONSTANCE. Le lépreux se prosterne devant le Maître.

Troisième enseignement. Il faut adorer Jésus comme le fils de Dieu.

QUATRIÈME CIRCONSTANCE. Le lépreux doute : « Si tu veux », dit-il.

Quatrième enseignement. Il faut avoir confiance en Jésus et se reposer sur lui.

CINQUIÈME CIRCONSTANCE. Le lépreux croit à la puissance du Maître.

Cinquième enseignement. Il ne faut pas douter que le Christ puisse nous sauver des plus extrêmes misères, etc.

Le récit, ainsi détaillé, sera repris dans l'instruction générale. Le directeur ne s'inquiétera pas des diverses circonstances qui l'enveloppent; il s'arrêtera uniquement au fait central qui le domine et qui, dans l'exemple précité, peut se résumer ainsi :

C'est à Christ qu'il faut aller pour obtenir la guérison des maux du corps et de l'âme.

Sans doute le moniteur pourrait se charger tout aussi bien de la synthèse que de l'analyse du récit, mais alors l'instruction générale n'aurait plus sa raison d'être. Or, nous croyons qu'on ne saurait la supprimer sans dommage. Elle apporte d'abord dans le culte de la variété, ce qui n'est pas une faible considération lorsqu'on s'adresse aux enfants; de plus, elle les réunit en quelque sorte en une seule et même famille, et les place finalement sous une influence unique.

Nous ferions injure au moniteur en lui rappelant qu'il ne doit pas désertter l'école après avoir tenu son groupe. Sa présence durant l'instruction générale est nécessaire; elle assure le bon ordre et maintient en éveil les enfants; son absence produirait d'ailleurs une impression des plus fâcheuses.

Le culte se terminera par le chant et la prière, suivie de l'Oraison dominicale. Sa durée générale ne dépassera pas une heure, soit en moyenne une demi-heure pour la méditation dans les groupes, un quart

d'heure au maximum pour l'entretien général, et vingt minutes pour le chant et la prière.

III

L'ordre, la ponctualité, indispensables à l'école du dimanche, doivent être obtenus sans le secours d'aucune punition ni de la moindre récompense. Il serait souverainement déplacé de châtier l'enfant et de lui infliger une punition quelconque sous quelque prétexte que ce soit. Du jour où l'on sévirait à l'école du dimanche, celle-ci perdrait son vrai caractère et devrait être assimilée à l'école de semaine. Nous l'avons dit, l'enfant doit venir sans contrainte, sans ennui, s'asseoir sur les bancs du temple; l'idée seule qu'à un moment donné il pourrait être sous le coup d'une punition le détacherait du culte; il ne s'y rendrait que parce qu'il s'y verrait obligé. Comme le remarque M. Gauthey (1), « la discipline de l'école du dimanche est avant tout intérieure: elle agit sur le cœur. C'est celle de la Parole sainte devenant par le Saint-Esprit la règle vivante de l'enfant. C'est la discipline de l'amour; car l'Esprit-Saint tend à gagner nos affections et à les purifier. Or, on n'agit sur nos affections que par la puissance de l'affection. »

(1) Essai sur l'école du dimanche.

Oui, pour peu que l'enfant se sache aimé, pour peu qu'il comprenne qu'on lui est attaché, il n'est pas à craindre qu'il se montre insoumis et rebelle au culte. Un moniteur nous semblerait singulièrement malhabile, s'il laissait aller dans son groupe les choses au point d'être obligé de sévir.

Pas plus que la punition, la récompense ne doit avoir droit de cité à l'école du dimanche, car la punition appelle la récompense, comme la récompense appelle la punition : il y a entre elles solidarité étroite. Mais, en outre, la récompense offre ceci de fâcheux : elle rend l'enfant intéressé ; elle risque de lui faire aimer le culte, non pour lui-même, mais pour le prix qu'il est à même d'y recevoir. Elle lui en cache le véritable but, elle en rabaisse à ses yeux la grandeur.

Il faut que l'enfant se pénètre de bonne heure de cette idée que, le premier, il recueillera les fruits de son développement moral, et que la plus excellente récompense qu'il puisse posséder est celle qu'il trouvera dans l'accomplissement de son devoir.

Cependant, il ne faudrait pas se méprendre sur notre pensée. En nous montrant résolument hostile à tout système de récompense, nous ne voulons pas bannir de l'école du dimanche tout ce qui pourrait contribuer à la faire aimer des enfants. Nous désirons, au contraire, que l'on s'efforce de créer à leur intention des plaisirs fortifiants, des joies douces et

saines ; si bien qu'ils puissent se rendre avec bonheur au culte, le quitter à regret, en répétant à leur manière la parole de Pierre sur le Thabor : « Il est bon que nous demeurions ici. »

La fête de l'arbre de Noël sera tout d'abord l'objet de soins particuliers de la part du directeur et des moniteurs. Ils s'efforceront, suivant les ressources dont ils peuvent disposer, de lui donner tout l'éclat, toute la vie, toute la splendeur possibles. Les enfants l'aiment passionnément, ils en saluent l'approche avec bonheur. Peut-être est-il à craindre qu'il ne se cache dans le cœur de quelques-uns d'entre eux, en se rendant à cette fête, des pensées exclusivement intéressées. L'on voit, en effet, des enfants, après avoir négligé de fréquenter l'école du dimanche durant une grande partie de l'année, revenir subitement au bercail à l'approche de Noël, alléchés en quelque sorte par l'appât du gain. C'est au moniteur, dans cette circonstance, à faire sentir à ces absents volontaires qu'il ne saurait y avoir de vrai bonheur, de joies profondes dans cette fête, que pour ceux qui se sont efforcés et s'efforcent encore de devenir chaque jour meilleurs, plus sages et toujours mieux disposés à faire la volonté de Dieu. Qu'il n'oublie pourtant pas d'exhorter ses jeunes auditeurs avec bonté, avec affection et sans la moindre aigreur. S'il leur faisait des reproches durs et sévères, il les humilierait, les froisserait peut-être,

mais ne réussirait pas à provoquer en eux un véritable repentir.

Les promenades, les récréations sont, après l'arbre de Noël, une des plus grandes satisfactions que l'on puisse accorder aux enfants. Il suffit d'avoir assisté à leurs ébats, pour comprendre le plaisir extrême qu'ils trouvent dans ces excursions charmantes, où tout leur parle de paix et de bonheur. C'est avec joie et reconnaissance que plus tard, alors qu'ils auront grandi, ils se les rappelleront; le souvenir en viendra charmer leur esprit et faire naître dans leur cœur de douces et bienfaisantes impressions.

Mais, il y a plus; ces promenades non seulement charment l'enfant et ont pour lui le plus vif attrait, mais encore elles sont des plus utiles, parce qu'elles le mettent en rapport direct, intime, avec le moniteur. Tout en prenant part aux jeux de ses jeunes auditeurs, en s'associant à leurs plaisirs, celui-ci est à même d'étudier leurs caractères. Il peut surprendre en quelque sorte sur le fait les sentiments qui les guident, les dispositions qui les animent. Durant l'entretien familial qu'il a chaque dimanche avec eux, il se peut qu'il ne parvienne pas à déchiffrer exactement le caractère particulier de chacun des membres de son troupeau. Dans le jeu, l'enfant finit toujours par se trahir, il se révèle tel qu'il est, il se montre sous son véritable jour.

Malheureusement ces excursions sont, après tout,

chose assez rare, et leur petit nombre ne permettrait pas sans doute au moniteur d'arriver à une connaissance parfaite des dispositions morales de ses jeunes amis. Pour réussir à cet égard, il possède toutefois un moyen souverain, et qui, comme tel, s'impose à lui avec une extrême rigueur : nous voulons parler, on le devine, des visites.

Par elles, en effet, le moniteur entrera en rapport constant avec les membres de son troupeau, il ne les perdra jamais de vue. S'il ne les voit qu'une fois la semaine et seulement pendant une heure, l'effet de ses instructions sera singulièrement affaibli et finira peut-être par se perdre entièrement d'un dimanche à l'autre. Au surplus, ses visites offriront plus d'un avantage, elles rendront la présence de ses jeunes auditeurs régulière au cuîte, elles empêcheront leur nombre de diminuer. Elles fortifieront son influence, lui donneront plus d'autorité. Elles établiront enfin entre lui et les parents des relations pour le plus grand profit des enfants.

Elles ne sont pourtant pas, il faut le reconnaître, sans présenter quelques difficultés. Il est toujours assez malaisé de s'en acquitter. Elles demandent de la part du moniteur beaucoup de tact et une grande souplesse. Elles peuvent en outre tomber très mal à propos et, dans ce cas, être très désagréables aux parents. Mais qu'importe ! le moniteur ne devra pas se laisser arrêter par les obstacles qu'il

pourrait rencontrer sur sa route. Il lui faudra du courage, du dévouement, c'est vrai; mais s'il est zélé pour son œuvre, s'il est habile, guidé par les conseils du pasteur et du directeur de l'école, il saura se créer des occasions, il mettra à profit toutes les circonstances propices pour se présenter à la demeure de ses jeunes amis. Tout dépendra de la première visite; si elle réussit, tout est gagné; car, il fera si bien dans la suite, en donnant à ses entretiens un caractère aimable et sérieux, qu'il finira par rendre ses visites indispensables. Nous aimons du moins à le croire.

IV

De tous les moyens pour seconder l'école du dimanche, telle que nous la concevons, l'école du jeudi est bien certainement le plus nécessaire et le plus puissant. Si le culte auquel nous convions l'enfant est capable de développer son sentiment religieux; s'il peut et doit faire naître en lui l'amour du bien et créer dans son cœur des sentiments nobles et droits, il ne saurait par contre lui fournir, à proprement parler, les connaissances religieuses dont nous avons tout le premier reconnu la valeur, au point de vue même de la conservation de la foi et de la piété.

Ce sera le but précisément de l'école du jeudi,

d'instruire les jeunes élèves des vérités chrétiennes et des faits de l'histoire sacrée. Tandis que le dimanche sera réservé exclusivement, comme il convient, à la prière et à l'édification, le jeudi demeurera acquis à l'instruction proprement dite. Ainsi se complètera dans une heureuse harmonie, au moyen de ces deux écoles, l'éducation morale et religieuse de nos jeunes coreligionnaires.

Mais hâtons-nous de le dire, selon nous, l'enfant ne pourra fréquenter l'école du jeudi qu'après avoir assisté au culte préalablement pendant un certain temps, soit six mois ou, mieux encore, pendant un an. Notre crainte, en effet, et nous l'avons manifestée précédemment, est que, si la religion lui est présentée dès le début, sous forme de leçons à apprendre et de faits à enregistrer dans la mémoire, il ne vienne à s'en faire une idée absolument fausse et étroite. Essayez, par exemple, de développer le sentiment artistique d'un enfant, en abordant le côté technique et la théorie des règles et des principes qui régissent les conditions de l'art, vous verrez si jamais vous pourrez atteindre votre but. Il faudra commencer par placer votre élève en présence des scènes splendides de la nature ; il faudra lui faire contempler les vastes horizons et le mettre en face de chefs-d'œuvre. Alors seulement, lorsqu'il aura puisé dans cette contemplation l'amour de l'idéal et l'enthousiasme du beau et du vrai, alors il

sera temps de lui parler de règles et de principes. Ceux-ci, inutiles par eux-mêmes, deviendront dès lors nécessaires et indispensables pour guider et discipliner en quelque sorte son goût artistique. Il en est de même du sentiment religieux. Pour le développer efficacement chez l'enfant, il ne faut pas, dès l'abord, lui apprendre les faits de l'histoire sainte; il importe bien plutôt de le placer en face de la vérité, en face du Christ qui en est la plus pure expression, mieux encore, l'incarnation même. En le contemplant, il l'aimera, parce qu'il est aimable; il s'inclinera devant lui. A sa lumière, les faits de l'histoire religieuse, les doctrines chrétiennes parleront à son âme, et se présenteront à son esprit avec leur esprit réel et leur véritable caractère.

Nous ne pouvons entrer dans toutes les questions qui intéressent l'école du jeudi; elles exigeraient tout un long travail, qui assurément ne pourrait avoir ici sa place. Disons simplement que son enseignement devra être historique. Basé sur un plan pratique et méthodique, il pourra s'étendre depuis les premières pages de la Genèse jusqu'à la Réforme du seizième siècle inclusivement. L'essentiel sera de donner à nos jeunes coreligionnaires une idée nette et exacte des principaux faits de l'histoire religieuse. Nous insistons tout particulièrement pour que la leçon soit faite d'une manière agréable et attrayante, et non sous une forme aride et sèche. Si l'école du jeudi

rappelait l'école primaire, on peut être certain que les enfants n'y viendraient pas. Le meilleur moyen au demeurant pour la leur faire aimer, c'est d'y apporter autant de variété que possible : des exercices de chant, de la musique, des lectures intéressantes, des récitations, de fréquentes récréations : — voilà, nous semble-t-il, plus qu'il n'en faut pour les attirer à l'école du jeudi.

Le pasteur auquel incombe la tâche de diriger cette école, sera impuissant à en assurer le succès, s'il n'est pas secondé dans son œuvre ; aussi les moniteurs et les monitrices se feront-ils un devoir et un honneur d'être ses auxiliaires zélés et dévoués.

Certes, nous n'avons pas la naïveté de croire que l'école du jeudi se fondera partout sans difficultés. Nous n'ignorons pas qu'elle rencontrera devant elle plus d'un obstacle, et que, pour la faire réussir, il faudra déployer de vigoureux efforts. Mais aussi nous savons que les temps parlent, que l'heure est aux puissantes initiatives, aux dévouements absolus, aux sacrifices de toute nature. C'est l'éducation morale et religieuse de l'enfant qui est ici en cause ; il s'agit donc de se mettre résolument à l'œuvre. Comment ? C'est ce que nous allons essayer de dire en terminant.

V^e PARTIE

L'ÉGLISE ET L'ÉCOLE DU DIMANCHE

Les nombreuses et vives polémiques qu'a soulevées la mesure qui supprime l'enseignement religieux dans nos écoles communales, l'émotion qu'elle a causée au sein des diverses Églises chrétiennes, sembleraient attester qu'elle est un véritable danger au point de vue de l'éducation morale de l'enfant. Que cette mesure soit un mal, on ne saurait le nier en principe, car, comme le remarque très justement M. le professeur Lichtenberger, « on ne peut séparer l'instruction de l'éducation, ni l'éducation de l'influence religieuse dans les écoles primaires (1) ! » — Pourtant, si l'on y regarde de près, le mal paraît beaucoup moins considérable qu'on n'est tenté de l'imaginer à première vue. Dans la presque totalité des écoles communales, l'enseignement religieux, donné par des instituteurs catholiques imbus des dogmes de l'Église romaine, était absolument mé-

(1) Rapport de la Société des écoles du dimanche, 30 avril 1880.

canique, sans vie ; mêlé à de dangereuses et sottes superstitions, il ne pouvait fixer dans le bien l'esprit de l'enfant ; il était impuissant à lui inspirer des idées vraiment larges, généreuses, libérales. Dans ces conditions, loin d'en déplorer la suppression, nous sommes tenté de nous en réjouir ; car, ne vaut-il pas mieux, en fin de compte, ne rien enseigner aux jeunes générations que de leur communiquer des notions contraires à la vérité, opposées au véritable esprit de l'Évangile ?

L'éducation morale et religieuse des jeunes Français n'est donc pas sérieusement atteinte par la mesure qui supprime l'enseignement religieux des écoles communales. Le danger qui la menace de nos jours est malheureusement plus terrible et infiniment plus redoutable. Il est, il faut avoir le courage de le constater, dans l'indifférence que témoignent tant de familles vis-à-vis des questions religieuses ; il est dans l'absence de sérieuses convictions chrétiennes chez un grand nombre de parents, dont le devoir serait d'initier leurs enfants à la vie divine, de leur apprendre à balbutier les louanges de Dieu, de leur montrer qu'au-dessus de ce qui passe, il y a ce qui demeure, de les instruire en un mot, comme le dit l'apôtre, dans la crainte du Seigneur, et qui, uniquement préoccupés du bonheur terrestre, ne songent qu'à leur assurer une brillante situation dans ce monde, ne les entre-

tiennent jamais de leurs devoirs envers Dieu, ne s'unissent jamais à eux dans une commune prière pour implorer la grâce et la bénédiction du Très-Haut... Le danger ! il est plus pressant encore dans ces théories de scepticisme et d'incrédulité qui circulent partout au milieu de nous, et dont le souffle malfaisant peut suffire pour ternir et atrophier l'âme de l'enfant. Le danger, il est là, debout, menaçant, se dévoilant dans une explosion de haine contre tout ce qui est sacré et divin. Il nous apparaît jusque dans la propagande de la libre pensée, qui institue ses baptêmes civils, comme pour arracher l'enfant dès son berceau à l'influence des vérités chrétiennes.

Qu'on ne nous accuse pas d'assombrir le tableau, les faits que nous relevons ne sont, hélas ! que trop vrais, et si nous les mettons dans tout leur jour, c'est afin de mieux mesurer la tâche qui s'impose à l'Église chrétienne. Pour conjurer et vaincre le mal, il faut en effet le regarder en face, en calculer la profondeur et l'étendue.

Notre Église, du moins, et nous avons essayé de le montrer, possède pour lutter contre les erreurs de la superstition et de l'incrédulité une arme puissante : l'école du dimanche. Si elle sait s'en servir, si elle veut faire tous les sacrifices qu'exigent les maux du temps, elle se préparera un triomphe magnifique. Sans doute, elle aura à livrer un rude combat, elle ne pourra vaincre qu'après avoir dé-

ployé d'énergiques et vigoureux efforts. Bien loin de se décourager, elle devra puiser dans la lutte l'ardeur et l'enthousiasme que provoque une noble cause et qu'enfante un saint travail. Si elle désertait le combat, elle mettrait son avenir en péril ; car la lutte est là, pressante, inéluctable ; vouloir la fuir, c'est se condamner à la mort : que l'Église laisse l'enfant livré à lui-même, qu'elle l'abandonne aux égarements du siècle, et elle verra grandir des générations impies, qui plus tard lui porteront des coups redoutables et la déchireront peut-être.

Que chacun donc fasse son devoir avec courage et avec joie.

Au pasteur tout d'abord à donner l'exemple. S'il ne prend pas la direction de l'école du dimanche, qu'il peut confier à un laïque capable de le remplacer, que, du moins, comme nous l'avons marqué plus haut, il ne reste en aucune façon étranger à rien de ce qui intéresse le culte des enfants. Dans les circonstances actuelles, alors que l'instruction religieuse est supprimée dans les écoles communales, l'école du jeudi sera nécessairement l'objet de ses préoccupations particulières. Après l'avoir fondée, il s'efforcera d'en faciliter l'accès à tous les jeunes membres de son troupeau. Il s'assurera l'appui des parents. Du haut de la chaire, il sollicitera le concours des fidèles, et les conviera à travailler avec lui à l'œuvre magnifique de l'éducation morale et reli-

gieuse des enfants. S'il rencontre chez eux des résistances, de la tiédeur, quelque mauvais vouloir, il leur fera sentir sévèrement la responsabilité qui leur incombe vis-à-vis des jeunes générations.

En effet, quelque grand que soit son zèle, si énergiques que puissent être ses efforts, s'il n'a pas pour collaborateurs dans sa tâche les membres de son troupeau, il demeurera impuissant à en assurer le succès. Le tort de beaucoup de chrétiens est d'estimer qu'ils ont largement rempli leur devoir envers Dieu, du moment qu'ils assistent régulièrement au culte. Si tant de communautés religieuses végètent tristement, c'est surtout parce qu'on laisse au pasteur toutes les initiatives et toutes les charges. Pour qu'une Eglise soit vraiment grande et puissante, pour que son développement s'accroisse, que ses forces augmentent, il faut que tous ses membres, unis dans une étroite solidarité, sentent profondément qu'il dépend d'eux individuellement de la faire vivre ou mourir. Il importe que tous comprennent qu'ils sont responsables de ses faiblesses, de ses misères et de ses revers, et que, si elle périclîte et succombe, sa chute est tout à la fois leur honte et leur condamnation.

L'école du dimanche offre, du reste, ceci de merveilleux, c'est qu'elle procure à chacun la facilité de déployer son activité religieuse. Il y a place pour tous. Chaque chrétien peut contribuer à son succès dans la mesure de ses ressources et de ses aptitudes.

Le moyen le plus direct de s'employer à son service est de se charger d'un groupe. Ce qui frappe d'une manière générale dans nos écoles du dimanche, c'est que moniteurs et monitrices sont, pour la plupart, des jeunes gens et des jeunes filles. Les hommes mûrs et d'expérience font généralement défaut : c'est regrettable. Si déjà les premiers sont à même de rendre les plus excellents services à la cause de l'éducation religieuse des enfants, à combien plus forte raison l'appui des seconds ne serait-il pas désirable ?

Nous ne savons, mais il nous semble que beaucoup se font des idées fausses sur la tâche du moniteur. Les uns estiment peut-être qu'elle est petite, sans grande portée, trop humble pour leur personnalité. Les autres, par contre, se refusent ; ils se sentent incapables, disent-ils, d'instruire l'enfant, de l'édifier, de le conduire à la vérité. A ceux-ci nous dirons : Laissez là vos vains scrupules : tout chrétien fidèle peut conduire au salut de jeunes âmes. Si son cœur bat au souffle mystérieux et puissant de l'Évangile, il doit se faire un devoir et un honneur d'élever les jeunes générations dans l'esprit de la loi divine. A ceux-là nous répondrons que, s'il est une œuvre belle et pleine de grandeur par excellence, c'est assurément celle qui est consacrée à l'éducation morale de l'enfant.

Rien n'est aussi fortifiant que de s'incliner vers le

cœur des petits et de parler de Dieu, de ses richesses et de ses miséricordes. Sans doute, c'est là une œuvre qui se fait dans l'ombre, sans éclat ; mais quand on travaille pour la gloire du Seigneur, il faut savoir se passer de la gloire des hommes. Quel bel exemple nous donnent, à cet égard, les États-Unis ! Là-bas, depuis les plus illustres personnages jusqu'aux plus modestes artisans, tous regardent comme un privilège de pouvoir tenir un groupe et se font un honneur de leurs fonctions de moniteurs. Quand verrons-nous parmi nous cette sainte émulation ? Le jour où elle se manifestera, on pourra être tranquille sur l'avenir de l'école du dimanche.

S'il n'est pas donné à chaque chrétien de pouvoir tenir un groupe, pour un motif ou pour un autre, tous du moins, dans leur sphère d'activité, peuvent être les auxiliaires du pasteur ; ceux-ci, en s'unissant à lui pour arracher l'enfant aux vices de la rue et faire comprendre aux parents la responsabilité qui pèse sur eux ; ceux-là, en contribuant dans la mesure de leurs moyens par des dons volontaires aux frais que nécessite l'éducation religieuse des jeunes générations. Aujourd'hui plus que jamais, les largesses des chrétiens doivent se faire sentir. La création d'écoles du jeudi, la nécessité absolue de mettre entre les mains des enfants la Bible et les livres de cantiques, impose à la Société des Écoles du dimanche des charges nombreuses et sérieuses. Nous n'insistons

pas sur ce côté pratique de la question, dont l'importance ne peut échapper à personne ; il nous suffit de l'avoir indiqué en passant.

Encore une fois, que l'Église ne se plaigne pas des sacrifices qui lui sont demandés, qu'elle ne gémisses pas des efforts qu'elle est appelée à faire pour triompher du mal. En combattant avec énergie, elle se préparera un avenir magnifique et plein de grandeur. Bientôt les vieilles générations disparaîtront, emportant avec elles leurs erreurs et leurs préjugés, et voici les nouvelles qui, élevées dans la crainte du Seigneur, viendront prendre la place de leurs aînées, et imprimer en quelque sorte à l'humanité une impulsion saine et fortifiante pour la gloire et pour l'honneur de Dieu.

Bien plus, déjà dans le présent, l'école du dimanche paie au centuple à notre Église les sacrifices que celle-ci peut faire pour elle. D'abord, parce qu'elle réunit dans une même communauté de sentiments tous les membres de la famille protestante (devant l'enfant, en effet, s'effacent toutes les distinctions doctrinales et, en sa présence, on oublie ce qui divise pour ne songer qu'à ce qui unit) ; ensuite, parce qu'elle est une arme puissante de propagande et qu'elle amène à l'Évangile bien des âmes qui, sans elle, le méconnaîtraient peut-être toujours. Bien des parents, qui eux-mêmes ne viendraient pas directement au Christ, sont attirés à lui par le moyen de leurs enfants.

Nous pouvons donc bien dire : magnifiques sont les perspectives que l'école du dimanche dore et déjà déroule devant nous, et plus merveilleuses encore les promesses qu'elle nous fait entrevoir pour l'avenir. Avec elle, c'est l'enfant élevé dans le bien, dans la justice, dans la vérité ; c'est la famille relevée et sanctifiée ; c'est l'Église vivifiée et triomphante ; c'est la société enfin renouvelée jusque dans ses profondeurs. Et quand on songe à ce que semble peu de chose l'école du dimanche pour accomplir une tâche si formidable, on demeure tout à la fois émerveillé et confondu. Peut-être, précisément en raison même de sa faiblesse apparente, infirmera-t-on notre dire, et nous répondra-t-on que nous nous leurrons de vaines espérances ? Ah ! certes, ce n'est pas en un jour qu'elle enfantera les merveilles que nous en attendons ; mais, de même que le gland engendre avec les années le chêne fort et vigoureux, de même, elle aussi, avec le temps et les puissants efforts des chrétiens, achèvera glorieusement sa conquête pacificatrice. Pour nous, nous en avons le ferme espoir, nous avons foi en son triomphe.

Le seul regret que nous ayons en terminant, c'est de n'avoir pas su mettre en lumière les ressources que l'on en peut tirer, et d'avoir été incapable de plaider victorieusement sa cause. Une chose pourtant nous console, c'est que d'autres viendront après nous, qui diront avec autorité ce que notre cœur a

senti, mais que notre plume a été impuissante à exprimer.

Vu : le président de la soutenance,
PHIL. BERGER.

Vu : le doyen,
F. LICHTENBERGER.

Vu et permis d'imprimer :
Le vice-recteur de l'Académie de Paris,
GRÉARD.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS	1
I ^{re} PARTIE. Aperçu sur l'École du dimanche et sur son développement. — Statistique générale	3
II ^e PARTIE. But de l'École du dimanche. — Son influence sur la famille, l'Église, la société	24
III ^e PARTIE. Des moyens les plus propres à atteindre le but : la Bible, la prière, le chant.	43
IV ^e PARTIE. Organisation générale de l'École du dimanche	64
<i>a</i> Rôle du pasteur et du laïque à l'École du dimanche. — Réunions des moniteurs.	64
<i>b</i> L'École elle-même. — Sa durée	72
<i>c</i> Moyens auxiliaires pour seconder l'École du dimanche. — Récompenses, arbres de Noël, etc. — Visites	76
<i>d</i> École du jeudi. — Complément de l'École du dimanche.	81
V ^e PARTIE. L'Église et l'École du dimanche	85

